

République Algérienne Démocratique
et Populaire

الجمهورية الجزائرية الديمقراطية الشعبية
وزارة التعليم العالي والبحث العلمي

Ministère de l'Enseignement Supérieur
et de la Recherche Scientifique



Université 8 Mai 1945 Guelma

جامعة 8 ماي 1945 قالمة

Faculté des Lettres et des Langues

كلية الآداب واللغات

Département des Lettres et de la Langue
Française

قسم الآداب واللغة الفرنسية

**Mémoire présenté en vue de l'obtention du diplôme
de Master en littérature française**

Intitulé:

**Exil et déracinement identitaire dans « Je ne parle pas la
langue de mon père » de Leïla Sebbar**

Présenté par : Mlle Touil Imene

Mlle Mouassa Ilham

Sous la direction de: M. Mouassa Abdelhak

Membres du jury

Président : M. Sedairia Hichem, Maître-assistant

Rapporteur : M. Mouassa Abdelhak, Maître-assistant

Examineur : M. Necib Merouane, Maître-assistant

Année universitaire 2016/2017

Remerciements

*Nous remercions avant tout **ALLAH** le Tout Puissant qui nous a donné la patience, le courage et la volonté pour compléter ce travail.*

*Nous tenons à adresser des vifs remerciements à notre encadreur **M. Mouassa Abdelhak**, pour nous avoir guidées tout au long de la réalisation de ce mémoire, aussi pour sa patience itérative, son encouragement, son aide, son précieux soutien, sa disponibilité sans limite, et sa sympathie.*

Nous tenons également à exprimer notre sincère gratitude à tous nos enseignants de département de français, sans exception, pour leurs conseils et leurs recommandations, durant ces formidables 5 années universitaires.

*Nous adressons nos chaleureux remerciements aussi aux membres de jury **M. Sedairia Hichem** et **M. Necib Marouane** d'avoir accepté la fastidieuse tâche d'examiner notre mémoire.*

Enfin, nous avons envie d'adresser un grand merci à ceux qui ont contribué de près ou de loin à notre recherche et à l'élaboration de notre mémoire.

Dédicaces

DIEU TOUT PUISSANT MERCI D'ÊTRE TOUJOURS AUPRES DE MOI.

Je dédie ce modeste travail aux êtres les plus chers à mon cœur qui ont éclairé mon chemin:

*A mes très chers parents, **Yahia** et **Allia**, source d'amour, d'affection, de générosité, de tendresse et de sacrifices, qui ont fait de moi ce que je suis aujourd'hui, qui m'ont encouragée durant ce travail, je ne trouverai jamais des mots assez forts pour leur exprimer toute ma reconnaissance pour leur patience, leur confiance et leur amour. Puisse **ALLAH** le Tout Puissant vous préserver et vous accorder santé, longue vie et bonheur.*

*A ma très adorable sœur **Rania** celle qui anime ma vie, à mes chers frères **Massinissa** et **Raafet** pour leur soutien et leur sentiment d'amour aux moments les plus difficiles, je vous souhaite plein de joie, de succès et de bonheur. Que Dieu vous garde.*

*A mes meilleures amies **Sabrina**, **Safwa**, **Sara**, **Lilia**, **Sawsen**, **Faten** pour leur convivialité, et tous ces agréables moments passés ensemble, je vous aime toutes.*

*A toute la famille **Touil** et **Bennecer**, mes cousins et cousines et à tous mes proches.*

*Bien sûr je n'oublie pas de remercier mon binôme **Samiha**, pour la qualité de son travail, et sa bonne humeur son épreuve.*

Que Dieu nous garde si tendres et aimants les uns envers les autres.

IMENE

Dédicaces

Je dédie ce modeste travail :

*A ma mère et mon père, les deux chères personnes à mon cœur. Que
Dieu leur procure bonne santé et longue vie*

A mes sœurs Halouma, Selma et mon frère Ahmed.

A mon neveu Chakib le petit ange

*A l'amour de ma vie mon fiancé Amine qui m'a soutenue et comblée
tout au long de mon parcours.*

A toute la famille MOUASSA

*A mes chères amies Imene, Salwa, Sabrina, Hanene et Ghada que
j'adore.*

*A mon directeur de recherche M. MOUASSA Abdelhak pour ses
encouragements et son aide.*

*A toutes les personnes qui ont participé de près ou de loin à la
réalisation de ce travail.*

ILHEM

Introduction

La littérature maghrébine est née dans les pays du Maghreb pendant la période coloniale, elle s'est couronnée par un prix mondial qui la rend plus centrale. Cette expression est composée de deux termes «Maghreb» ainsi de «langue française», deux mondes complètement divers.

Depuis ses exordes, « la littérature beur » qui est envisagée comme une littérature appartenant à la seconde génération des jeunes immigrés qui ont vécu la moitié de leur vie dans un territoire français, où ils ont souffert d'une marginalité et d'une séparation avec la terre natale. Cette littérature, dite beur, est considérée comme un point de rencontre entre deux littératures nationales, qui s'approchent et se métissent culturellement dans un endroit assez difficile celui de l'exil. En effet, elle a comme objectif de réconcilier l'identité perdue de ses écrivains beurs qui n'arrivent pas à s'identifier.

Ce groupe d'écrivains maghrébins d'expression française qui sont installés en France dès leur âge enfantin, à travers des récits de caractère autobiographique, ont essayé de relater leurs histoires de vie dans lesquelles ils dévoilent leur souffrance, leur déséquilibre identitaire mais également la nostalgie aux origines et au pays natal. Parmi ces écrivains qui ont laissé des traces mondiales dans la sphère littéraire, citons à titre d'exemple : Nina Bouraoui, Azzouz Beggag, Farida Belghoul, Leïla Sebbar. Celle qui nous intéresse est bien la romancière Leïla Sebbar, qui a connu un grand succès ces dernières années, à travers son tribut de papiers qui est considéré comme une source de fascination et d'inspiration aux lecteurs.

L'intitulé de notre travail de recherche, « Exil et déracinement identitaire » s'inscrit dans une étude analytique du roman de Leïla Sebbar ayant pour titre : *Je ne parle pas la langue de mon père*, l'histoire racontée se passe précisément dans les années cinquante, la période difficile de l'Algérie coloniale. Notre choix se justifie par l'importance du thème, nous voulons à travers ce sujet étudier d'une part, ce que nous avons appelé la complexité identitaire, qui est menée par une recherche des origines doublées d'un déplacement dans le temps et dans l'espace, et d'autre part étudier la souffrance de l'exil qui constitue pour Leïla Sebbar le moteur capital de sa production littéraire.

Cette écrivaine installée en France depuis son âge adolescent, née à Aflou d'un père algérien et d'une mère française, tous deux instituteurs à l'école laïque de la république française. De ce fait, sa vie n'était pas équilibrée, elle est conférée entre deux pôles : l'Algérie et la France, et c'est qu'à travers son roman *Je ne parle pas la langue de mon père*, qu'elle a tenté de remplir les blancs de son histoire notamment sa méconnaissance de la langue paternelle, son écartement de la société indigène ainsi ses mauvais souvenirs qu'elle a passés

en Algérie sa terre natale. Alors, notre écrivaine se trouve dans un entre-deux culturel, au croisement de deux univers tout à fait différents.

Au frontières de sa création littéraire, un tiraillement d'appartenance et d'identité se distingue à travers l'œuvre étudiée *Je ne parle pas la langue de mon père* qui nous retrace en quelque sorte, le déracinement que supporte Leïla Sebbar en tant qu'un individu qui est issu d'un monde extrêmement différent de celui des ancêtres. Elle se voit enfin perdue sans identité équilibrée, sans religion, entre deux langues. Elle a subi des conséquences de deux cultures différentes. Cette idée se résume dans la déclaration de l'écrivaine « je suis une croisée ».

Nous penchons notre recherche à l'étude de l'exil et l'identité à travers le roman *Je ne parle pas la langue de mon père* de Leïla Sebbar, pour plusieurs raisons : *Je ne parle pas la langue de mon père* résume l'interaction identitaire, la souffrance de l'exil de la langue arabe, les conditions difficiles du mariage mixte franco-algérien et le problème de double appartenance qu'apprécie la narratrice. L'étude de ce roman nous permet d'aborder le problème de la biculturalité et la mixité vécu par la deuxième génération.

Donc, on a choisi ce corpus et pas un autre parce qu'il répond le mieux à notre besoin de recherche et s'associe bien à notre problématique parce qu'il s'intéresse à la vie et l'enfance de notre écrivaine.

Notre recherche se penchera principalement sur l'interrogation suivante :

Comment se manifeste le phénomène de l'exil et de déchirement identitaire chez Leïla Sebbar dans le roman *Je ne parle pas la langue de mon père*? Cette interrogation nous mène vers des questions secondaires :

Comment changer cette souffrance d'écartement et d'éloignement de la terre natale et la rendre une source de création? Est-ce que la création d'un récit que le père n'a jamais voulu transmettre était essentielle pour dépasser les déchirements que confrontent Leïla Sebbar? Est-il possible que la langue française, la langue du colonisateur, ait bloqué la communication entre son père et elle? Cela se serait-il produit si elle avait parlé sa langue, l'arabe ?

Notre problématique ébauche les hypothèses suivantes :

Leïla Sebbar à travers *Je ne parle pas la langue de mon père*, a cherché à s'identifier et à deviner sa place au milieu des différentes identités et des différentes appartenances, entre son être qui tente à s'établir et la société qui nécessite à coexister.

Leïla Sebbar découvre son identité grâce au dédoublement de racines, de langue, de culture et de religion. Cela permettra à l'écrivaine d'oublier une partie pénible de son enfance.

L'exil de Leïla Sebbar est lié au silence du père qui est le vecteur principal de sa perte, de son amnésie à la fois culturelle, religieuse et linguistique.

Pour bien mener notre travail, nous avons commencé par donner un aperçu sur la vie de l'auteure et un résumé de l'œuvre étudiée. Notre étude se divise en deux chapitres.

Dans le premier chapitre intitulé : L'écriture de l'exil dans *Je ne parle pas la langue de mon père*, nous avons centré notre investigation sur l'étude de l'exil en donnant une définition opératoire de la notion et en se basant sur l'exil de la langue du père. Donc, ce chapitre est consacré à l'étude de l'espace comme un indicateur de l'exil, le milieu familial de l'héroïne, la langue en société, en montrant que le silence du père c'est le facteur principal qui met Leïla Sebbar en exil dans son pays natal. Et, on finit ce chapitre par un autre point celui de la culture d'origine et la culture de vie, en citant deux sociétés contradictoires algérienne et française qui s'opposent en traditions et aux habitudes et qui influencent sur la vie et les écrits de notre romancière.

Concernant le deuxième chapitre qui porte comme titre : Quête identitaire. Ce chapitre est consacré à l'étude de la notion d'identité. Tout d'abord, on va parler de la langue comme un facteur identitaire. Ensuite, la culture au milieu du jeu identitaire, puis, la religion comme élément primordial dans la construction d'identité et à la fin nous allons aborder les figures identitaires représentées dans notre corpus qui aident l'héroïne à se retrouver.

Nous voulons découvrir, à travers notre étude, l'impact des traces des souvenirs d'enfance dans la construction identitaire, ainsi notre étude consiste à deviner le rapport entretenu avec les deux langues qui fondent l'écrivaine: l'arabe et le français.

Il est important d'indiquer la méthode que nous avons adoptée dans ce travail: l'approche sociocritique et l'approche psychocritique. Nous allons d'abord, commencer dans le premier chapitre par l'approche sociocritique afin de dégager les conditions existantes dans la société algérienne de Leïla Sebbar dans une période coloniale assez difficile. Ainsi le statut de notre écrivaine lorsqu'elle se sent exilée au sein même de sa propre communauté et dans son pays natal. Dans le deuxième chapitre, nous préconisons une approche psychocritique afin de dégager les obstacles qui ont écrasé l'identité de notre protagoniste tel qu'ils sont indiqués dans cette autobiographie.

Présentation de l'auteur

Leïla Sebbar est née le 19 novembre 1941 à Aflou, son père est algérien et sa mère est une française, ses parents sont des instituteurs dans l'école laïque de la république française. Au moment où se termine la guerre d'Algérie, Leïla Sebbar abandonne son pays à l'âge de dix-huit ans et elle part en France, pour terminer ses études supérieures de lettres, ensuite elle acquiert son diplôme en littérature française.

Cette fille est le fruit d'un mariage métissé, l'existence de diverses cultures chez Leïla Sebbar conduit à une certaine complexité de statut. En effet, grâce à l'association de ses parents, elle se voit au milieu de deux cultures, deux langues, deux religions, celles de ses origines parentales, cet état a engendré chez elle une personnalité déséquilibrée. C'est pour cette raison elle dévoile dans ses écrits la filiation rompue de son histoire. Ainsi, elle exposera grâce à la création littéraire une incessante quête de soi et d'identité perdue.

Leïla Sebbar est l'écrivaine de plusieurs essais, on peut citer: *On tue les petites filles* (1978), des romans et des récits, on peut noter à titre d'exemple: *La Seine était rouge* (1999), *Fatima ou les Algériens au square* (1981), *Shérazad : 17 ans, brune, frisée, les yeux verts* (1982), *Parle mon fils parle à ta mère* (2005), *Je ne parle pas la langue de mon père* (2003), Des nouvelles comme : *Nouvelle de la guerre d'Algérie, Trente ans après, Le silence des rives*. Ses textes ont traduit en différentes langues.

A la fin des années soixante-dix, Leïla Sebbar devient professeur de Lettres et diffuse, ses premiers écrits. Ensuite, elle oriente des recueils collectifs de textes des auteurs qui traitent à la fois l'histoire pendant la colonisation et l'histoire postcoloniale, on cite : *Une enfance Outremer, C'était leur France, Mon père*. Ce style d'écriture était considéré comme une autobiographie qui réunit le texte à la quête du père « l'étranger bien-aimé » et la terre natale.

En effet, ses textes sont traversés par des thèmes qui ont pour objectif la coïncidence de deux préoccupations principales dans un même ouvrage, tels que les mariages mixtes, le Maghreb et la France, la contradiction entre les deux pôles nord et sud de la Méditerranée, ainsi l'Orient et l'Occident. Dans ses récits, Leïla Sebbar relate, d'une part, la situation de la femme dans la société arabo-musulmane ; et d'autre part, les conditions de la deuxième génération des jeunes exilés en France et les obstacles rencontrés comme le voyage, la quête identitaire, l'exil, la marginalisation, la guerre et l'errance.

Présentation de l'œuvre

Je ne parle pas la langue de mon père est un roman autobiographique rédigé par l'écrivaine Leïla Sebbar, cet ouvrage forme un parcours symbolique au pays du père, un voyage initiatique aux sources algériennes. Ce récit est un travail de pensée et de raisonnement qui transporte à la fois une histoire d'une recherche des origines doublées, et une enfance gravée dans la mémoire de son auteure dans une période difficile vécue durant la colonisation française dans les années cinquante.

Leïla Sebbar est née dans une famille francophone, ses parents sont des instituteurs à l'école laïque de la république française. Son père, est un algérien, il parle couramment le français et avait d'ailleurs eu son diplôme dans une institution normale prodigieuse en langue française. Sa femme est une française de France. Dans la maison de Sebbar la langue arabe est complètement étrangère, la seule langue partagée, c'est la langue de l'amour de ce couple rare que forme les deux parents, le père ne communique jamais avec sa fille, sa femme ou ses enfants dans sa langue maternelle, l'arabe, il ne leur a jamais transmis sa langue, même quand ils étaient en Algérie. L'écrivaine conçoit que cette méconnaissance de la langue arabe l'a arrachée de la société algérienne et de ses racines paternelles.

En effet, Leïla Sebbar dans cette œuvre veut faire un arrêt sur un passé lointain que le père n'a pas voulu retourner. Elle nous fait pénétrer au cœur d'une enfance algérienne essentiellement problématique, mais également elle tente de compléter les bribes de son histoire, l'histoire d'un père qu'elle aime et glorifie depuis toujours.

En relatant consciencieusement les scènes qui restent gravées dans sa mémoire. Son âge enfantin vécu à Hennaya, ainsi les anecdotes racontées dans les rues indigènes par les uns et les autres, des injures lancées en arabe vers elle et ses sœurs par les fils du quartier lorsqu'elles traversent le chemin de l'école, également l'amitié qui les attachaient à leurs bonnes Aïcha et Fatima, ainsi les entrevues et les rencontres avec la famille paternelle notamment ses tantes, dont elle note que leur mentalité est bien différente de celle de sa mère française.

Leïla Sebbar remarque, relie, résulte. Et pour répondre aux interrogations que le père a toujours évitées, elle s'appuie sur son imagination, sa production littéraire remédiant en quelque sorte sa douleur. La clarté et le style d'écriture de Leïla Sebbar offrent une émotion enfoncée d'un peuple et celle d'une famille tenue dans un entre-deux culturel. Cela permet à l'écrivaine de tresser avec aptitude un succès et une victoire littéraire.

Étude analytique du titre

Pour obtenir une meilleure interprétation du récit, nous devons d'abord analyser un élément très important qui nous a interpellés avant la lecture du roman, il se présente comme la clé qui conditionne la lecture de toute œuvre.

Occupant ainsi une place remarquable dans le paratexte, le titre est le premier contact entre le roman et le lecteur, parfois il reste le seul souvenir dans nos mémoires.

En effet, le titre est un énoncé publicitaire qui sert à désigner le contenu de l'œuvre aussi il accorde chez le lecteur une certaine curiosité, il joue le rôle d'un séducteur.

Nous avons trouvé que le titre de notre corpus : *Je ne parle pas la langue de mon père*, comme un texte publicitaire qui accroche l'attention et porte en lui plusieurs significations à travers lesquelles l'écrivain accorde au lecteur la liberté d'interprétation, c'est pour cela que nous lui avons réservé une place importante dans notre travail de recherche.

Je ne parle pas la langue de mon père est un titre facile à mémoriser, allusif (ne dit pas tout), il est composé d'une phrase verbale déclarative où il y a négation. L'emploi du mot «Langue» et «père» nous indique là qu'il s'agit d'un élément central dans le récit. La manifestation du «Je » avec majuscule dans le titre peut indiquer un récit autobiographique, l'écrivaine utilise le « je » ici volontairement comme si elle voulait dire que le roman raconte une histoire réelle et toute reconstruction des lieux et des événements est véritable. *Je ne parle pas la langue de mon père*, cette formule donne un relief dramatique en exprimant un rapport à la langue parentale, ce type de titre invite à briser le naturel (chaque fille parle la langue de son père) ce qui n'implique pas une vision positive à propos de contenu.

Pour une première lecture, nous ne comprenons pas grand-chose de ce constat mais après nous pouvons émaner vers plusieurs significations, on peut conjecturer sur certaines :

Je ne parle pas la langue de mon père peut signifier: mon père ne m'a pas apprise sa langue, la langue de sa terre et de son peuple, autrement dit le père ne voulait pas transmettre sa langue maternelle à sa fille et plutôt il communique avec elle en langue française. Le mot « père » qui est attractif nous laisse comprendre qu'il s'agit d'un événement très important, l'écart de la langue française, ce qui reste à savoir les raisons qui ont poussé ce père de ne pas parler sa langue maternelle que nous considérons comme la véritable intrigue. Il s'agit ici d'une interruption de la transmission, cela peut révéler la souffrance et le malaise que vit l'écrivaine.

Nous avons une autre interprétation de ce titre mystérieux *Je ne parle pas la langue de mon père*, peut désigner je n'apprendrais pas la langue de mon père ou je ne veux pas l'apprendre, Leïla refuse d'apprendre la langue de son père (langue arabe), pour aller à la recherche de la liberté et de la parole, Il se peut qu'elle les a trouvées dans une autre langue, en l'occurrence, la langue française.

**Premier chapitre: L'écriture
de l'exil dans *Je ne parle
pas la langue de mon père***

Ce chapitre est concentré uniquement sur le discours de l'exil exprimé dans *Je ne parle pas la langue de mon père* de Leïla Sebbar. Dès les premières pages de son récit, nous remarquons une claire affirmation de ce problème, largement recherché par l'écrivaine, en exprimant sa séparation avec sa terre natale, son éloignement de sa société, de sa famille, et de ses proches, dans cette analyse nous allons aborder la question de l'exil exprimé par l'écrivaine et que ce dernier ne se limite pas seulement à une rupture spatiale mais également linguistique. En insistant sur les conditions sociales qui surgissent dans cette période assez difficile de l'Algérie coloniale.

Dans un premier temps, nous essayerons d'aborder le point de l'espace comme un indicateur de l'exil. Ensuite, nous tenterons d'analyser le rapport existant entre l'écrivaine et son milieu familial puis, analyser la question de la condition du mariage mixte dans cette période coloniale, nous essayerons par la suite, de mettre en lumière un point essentiel celui de la langue en société, pour montrer que cet exil rend notre écrivaine une écrivaine entre les deux langues. Enfin, nous tenterons d'analyser deux points primordiaux, la culture d'origine et culture de vie, comment ces deux sociétés contradictoires algérienne et française sont exprimées selon Leïla Sebbar.

En effet, pour bien mener notre premier chapitre, nous essayerons d'adopter une approche sociocritique afin de dégager les conditions existantes dans la société algérienne de Leïla Sebbar dans une période coloniale assez difficile. Ainsi le statut de notre écrivaine lorsqu'elle se sent exilée au sein même de sa propre communauté et dans son pays natal.

1. L'espace un indicateur de l'exil

La thématique de l'exil consacre une place centrale dans la littérature maghrébine d'expression française. Mais de quel exil s'agit-il vraiment dans notre étude du roman *Je ne parle pas la langue de mon père* ? Est-ce uniquement l'exil dans la langue (exil linguistique)? Ou est-ce l'exil hors de sa patrie (géographique)?

Avant de parler du terme exil dans notre étude prenons d'abord la définition de la notion d'exil pour pouvoir ensuite étudier le statut de l'écrivaine. L'exil c'est un terme issu du mot latin *exilium* il signifie tout d'abord « bannissement » d'après le dictionnaire Grand Robert, le verbe « exiler » veut dire se séparer d'un lieu ou du pays natal. Donc l'exil est arboré à travers ces définitions comme un état exigé ou obligé, et il peut faire aussi référence à un état choisi et donc volontaire. Neil B. Bishop un écrivain et critique littéraire a aussi vécu l'amertume de l'exil il le définit comme suivant :

Cet emprisonnement exiltaire dans un espace dysphorique peut prendre la forme d'une marginalisation ou d'une exclusion volontaire ou subie, le plus souvent par rapport à un milieu social donné, mais parfois par rapport au pays géographique. Or la définition de l'exil prend dans cette perspective, un virage majeur : loin de consister dans le fait de quitter (de gré ou de force) sa patrie, l'exil consiste dans le fait d'y être – ou de sentir – emprisonné.¹

Selon lui on constate que l'exil prend une autre dimension que celle qu'on connaît déjà. Il n'est pas un simple éloignement du pays natal, mais plutôt un voyage douloureux poussé par des raisons politiques, psychologiques, sociales...Ce déchirement d'âme a engendré en lui un confus. Ce confus berce ses idées, ses pensées ses principes et puis toute sa vie. Cela permet à l'écrivain de se chercher, de se demander sur son passé inconnu et son avenir attendu ainsi se poser des questions sur la langue d'origine, la religion et la culture ancestrales.

En outre, l'exil ne se résume pas d'un changement spatial ou géographique ; c'est une enclave de mémoires, des cultures et des êtres. Cet éloignement mène à une certaine perte identitaire dont la plus part des écrivains souffrent, L'exil a été en effet une expérience réelle pour beaucoup d'écrivains maghrébins y compris l'écrivaine Leïla Sebbar qui se blâme d'avoir quitté les coutumes, les traditions les deux seuls richesses qu'elle peut hériter de son pays.

¹B-BISHOP, Neil, *Anne Hébert, Son œuvre, Leur exils*. Presse université de Bordeaux, 1993, p.26.

L'écrivaine se voit donc comme otage dans cet exil-là où toute sa vie se tourne à l'envers de ses traditions ancestrales, elle se cherche mais en vain, elle n'y arrive pas, dans ce contexte elle a écrit : « *Je suis une femme dans l'exil, c'est-à-dire à la lisière, frontalière ; en position de franc-tireur, à l'écart, au bord toujours, d'un côté et de l'autre, en déséquilibre permanent. Un déséquilibre qui aujourd'hui...me fait exister, me fait écrire* »²

Ainsi, dans *Je ne parle pas la langue de mon père*, la notion d'exil est centrale c'est la chose qui pousse Laila Sebbar à écrire selon ses déclarations, son exil se cachant derrière la voix du narrateur, la douleur que l'écrivaine héberge au fond d'elle s'aggrave de plus en plus. Elle erre cherchant sa destination, elle est devenue sans doute une âme perdue qui ne trouve son remède nulle part, elle cherche toujours à se reconnaître, mais sans jamais réussir.

« *J'ai besoin d'être séparée de l'Algérie, j'ai besoin d'être séparée de la langue de mon père, je veux dire que c'est pour cette raison que je n'apprends pas l'arabe... C'est l'absence, c'est l'exil qui me fait écrire* »³

Cette écrivaine est étrangère sans avoir la gloire d'être étrangère. Lorsqu'on lui pose la question comment elle se place autant qu'écrivaine, Laila Sebbar n'arrive pas à riposter parce qu'elle est ni auteure algérienne, ni auteure maghrébine ce qui provoque une séparation et une lésion entre elle et son pays natal. Cet état marque une double existence c'est-à-dire un « ici » qui est la France et un « là-bas » pays d'origine l'Algérie, donc c'est un changement dans un autre groupe social, ce mauvais emplacement représente pour elle une source d'interrogation et de questionnement, c'est pour cette raison plus que l'écrivaine s'enfonce dans son exil plus qu'elle reconnaît des vérités sur son pays natal et lui a ouvert une porte fermée de traces et d'indices.

Donc elle affirme qu'elle est le produit de divers exils, d'abord l'exil spatial de ses parents vu qu'ils descendent de deux pays différents l'Algérie et la France, sa mère : de la Dordogne à une école des hauts plateaux en Algérie, à Aflou, dans les années 40. Ensuite, l'exil de son père, celui de la langue, la culture, la politique... celui-ci est un instituteur à l'école normale à Bouzaréah à Alger, où il enseigne les garçons autochtones dans une école laïque appartenant à la République française. Malgré cela il n'a jamais abandonné la religion musulmane ainsi sa culture arabe qu'il a héritée de sa famille et ne l'a jamais transmise à ses enfants. De surcroît cette culture française l'a étudiée comme normalien afin de l'enseigner.

² SEBBAR, Leïla, HUSTON Nancy, *Lettres parisiennes, Autopsie de l'exil*, Paris, Edition J'ai lu, 1999, p17

³SEBBAR, Leïla, *L'arabe comme un chant secret*. Bleu autour, 2007, P255

l'exil n'est pas simplement géographique, cette expression était même déclarée par Sebbar, de ce fait on constate que l'exil n'implique pas uniquement un déplacement spatial ou un changement géographique, il signifie aussi un isolement et une marginalisation par rapport à un entourage social, celui de l'écart que fait le père de l'écrivaine par rapport à la langue arabe, et elle se trouve à la fin loin de la religion, de la culture et même loin de la société algérienne. Comme le montre Manon Paillot :

En leur ôtant le verbe, le père ôtait le sens, celui qui détermine le parcours existentiel d'un être ; le père et l'Algérie sont dès lors incommunicables. Leïla naît d'un double exil, exil de ce père qui décide de vivre dans l'Algérie française au service de la République laïque, exil d'une mère qui vit déracinée, en autarcie dans sa propre maison. Leïla naît donc d'une double blessure ⁴

A travers ce commentaire de Manon Paillot intitulé *Double exil, double blessure*, on constate que l'écrivaine est privée de la langue de son père, étrangère dans son pays natal, enfermée dans la langue française. Cette situation provoque une perte des relations familiales, des sentiments amicaux, ainsi toutes communications au sein de la société.

Il est important de souligner le cas de notre romancière comme écrivaine de l'exil, vu la multiplicité de ses exils à travers ses textes et plus particulièrement à travers ses protagonistes. En effet l'exil est très présent derrière le père mais à l'intérieur il ya une grande existence féminine telles que la mère, les sœurs, les tantes Fatima et Aïcha dont elles tentent d'accomplir le mutisme absolu et le manque de ce père , ces dames sont porteuses des souvenirs qui doivent toujours être là , des traditions et des coutumes , de ce fait, l'écrivaine parle de son histoire familiale qui s'élargit à toutes les histoires d'exil.

⁴SEBBAR, Leïla, *Je ne parle pas la langue de mon père* suivi de *L'arabe comme un chant secret*, réédition avec commentaires critiques de Manon Paillot, Paris, Bleu autour, 2016, p.238

2. Le milieu familial

Avec *Je ne parle pas la langue de mon père* Leïla Sebbar nous fait pénétrer dans un état ambigu du protagoniste, son œuvre nous plonge dans un contexte colonial et plus précisément dans les années de la révolution algérienne. Cette situation est douloureuse pour le peuple algérien et surtout pour les autochtones intellectuels (le cas du père de Leïla Sebbar), cela permet à l'écrivaine de dévoiler et de mieux comprendre le passé familial vécu dans cette période.

En effet, le récit Sebbarien révèle une enfance algérienne principalement problématique de la petite fille métissée, de mère « Française de France » et le père Algérien. Ceux-ci marquent un parcours de l'enfant dans une société compliquée qu'est l'Algérie coloniale. Le père est un éducateur et spécialement un directeur d'école (l'école de garçons indigènes), la mère est institutrice, elle poursuit l'enseignement laïque dans la langue française dans un territoire Algérien.

La langue arabe est complètement étrangère, seulement la « belle langue de France » a le droit d'être admis dans la maison de l'école où vit la famille de Leïla, ses deux sœurs cadettes et son frère aîné. Et pourtant, le père maîtrise bien l'arabe ; il a choisi de parler avec ses enfants la seule langue employée et enseignée à l'école : la langue du colonisateur.

Les parents Sebbar tenant donc leurs enfants à l'écartement de la langue et de la culture arabe, les exposaient à s'exiler à l'intérieur même de ce pays, ce qui s'explique à travers la citation suivante : « *L'interdit de la colonie, mon père le fait sien, que ses enfants ne connaissent pas l'inquiétude, qu'ils ne se tourmentent pas d'une prochaine guerre de terre, de sang, de langue.* »⁵

En fait, le père a écarté la langue arabe de la vie de ses enfants dans le but de les protéger, mais son silence bouleverse parfois ses filles, en ignorant la langue arabe Leïla et ses sœurs ne savent pas se défendre contre les insultes des garçons du quartier, à ce propos elle dit : « *Ces mots hurlés et qui nous accompagnent longtemps le long des oliviers et ils n'existent plus, seulement dans l'imagination ? C'est ce que laisse supposer le silence de mes sœurs, de mon père* »⁶

Nous avons constaté par la suite que les filles de Sebbar reçoivent chaque jour des agressions verbales offensives, lorsqu'elles empruntent le chemin de l'école toutes seules, à

⁵SEBBAR, Leïla, *Je ne parle pas la langue de mon père*. Paris, Julliard, 2003, p.20

⁶Ibid. p.36

cause de leurs tenues vestimentaires étrangères de la société algérienne. Elles sont décrit ainsi : « *Comment n'auraient-ils pas, toujours à l'affût d'un fragment minuscule de peau féminine, hurlé de joie et de colère au passage de ces jambes nues jusqu'à la cuisse et blanches, six fois exhibées au rythme de la marche et de la courte jupe plissée qui ourlait le tablier d'école.* »⁷

Bien que Leïla ne comprend pas ces injures, elle arrive à déduire leurs sens péjoratif ces mots sont lancés violemment contre elle comme des pierres jetées visant l'œil ou la tempe, et séducteurs. Or elle ne sait pas se défendre, elle reste sourde et muette sans rien dire, tout cela c'est une faute d'acquisition de la langue de son père. Elle déclare que la langue de ces garçons envers les trois filles désarmées est une langue d'agression et de la cruauté.

Cependant, il est incontestable que la famille de Leïla ne partage aucune relation avec le monde extérieur, la maison se situe au centre d'un quartier arabe pauvre où vivait le peuple indigène, elle était entourée par des hauts murs et des grillages à travers lesquels Leïla et ses sœurs regardent la rue, le stade, et les maisons arabes. Les parents forment, pour des raisons beaucoup plus politiques, un entourage en érigeant avec la bonne préméditation du monde la maison d'école en « citadelle invincible » comme la nomme Leïla Sebbar : « *Citadelle invincible, qui la protégeait? La république? La colonie? La France? Mon père, le maître des garçons, aurait-il été leur père avec une femme de maison d'en face?... je les voyais depuis la porte qui ouvrait sur la cour de récréation.* »⁸

Il s'avère, d'ailleurs, intéressant de signaler le rapport qu'entretient Leïla avec Aïcha et Fatima les deux bonnes qui travaillent pour la famille Sebbar. Ces deux femmes n'ont jamais fait l'école, elles ont quitté leur pauvre quartier pour l'école de la république française, Aïcha et Fatima comprennent, apprennent et parlent la langue française, pour elles c'est la langue du travail, le rapport était chaleureux. C'est la seule relation que partage Leïla Sebbar au sein de sa société, de ce fait, on constate qu'elle était exilée au cœur de sa terre natale, son exil est le résultat d'un mariage mixte, son identité complexe est le fruit d'un métissage franco-algérien dans une période coloniale où le mariage mixte paraît comme un danger politique. Beaucoup de questions se posent telles que : comment ces parents gèrent leur couple ? Comment arrivent-ils à surmonter les différentes barrières ?

⁷ Ibid. p.44

⁸ Ibid. p.43

Mais avant même de chercher des réponses à ces questions, il faut tout d'abord penser à une chose : ce mariage interculturel Est-il avant tout un mariage comme les autres ?

2.1. Le mariage mixte

Cette expression de mariage mixte a longtemps désigné le mariage entre un(e) autochtone et un(e) étranger(e). Certes, les sociologues concèdent un autre sens de ce terme, qui indique qu'un mariage mixte exprime les différences de cultures, religions, langues ou origines d'appartenance entre un homme et une femme.

D'ailleurs, il est important de noter, en revanche, dans tous les cas de figure, l'existence de deux cultures dans un mariage redresse toujours de vives interrogations. Et les raisons qui ont poussé ces deux personnes à unir leur destin sont multiples.⁹ En effet, à l'époque coloniale, les mariages mixtes se manifestent nettement comme un danger, donc il y avait un problème de métissage, de mélange de cultures, et de croisement des personnes. Leur vie était marquée par la dureté, la misère, le rejet et les refus bref, il est rare de trouver à l'époque un Algérien Épousant une Française.

Ce fait est très apparent dans le roman de Leïla Sebbar, *Le couple exceptionnel* que forment les parents transgresse les frontières des deux mondes « oriental » et « occidental » et surmonte la séparation « colonie » et « colonisateur », cette mère française de France et ce père arabe constituent un beau exemple dans la rencontre d'êtres et de cultures. Or, cela constitue une exception dans l'époque coloniale, pour ne pas dire une honte.

Dans le même contexte on constate que l'écrivain évoque un passé familial très pesant, dans lequel son père est installé au cœur de tous les dangers, Il a été donc persécuté, harcelé et surtout condamné des deux côtés(l'Algérie et la France). Il était même culturellement, comme exilé dans son pays. Donc, Leïla Sebbar issue de cet exil, et naître de cette union dans l'Algérie coloniale c'est naître dans la division, A ce propos Leïla affirme que : *« Ces mariages étaient très rares à l'époque, et mal vus des deux communautés, même si mes parents ont su nous protéger de ces déviations, C'est la guerre qui m'a fait comprendre qu'être née d'un père arabe et d'une mère française, c'était n'être à sa place ni d'un côté ni de l'autre »*¹⁰

⁹Mariage mixte rencontre de deux cultures tout au cours de la vie, [en ligne], in : <http://www.mariage.mg/le-mariage-mixte/> consulté le : 04/02/2017

¹⁰ Entretien avec Leïla Sebbar, *Double appartenance oui, double culture non*, Le soir d'Algérie, mars 2007.

3. La langue en société

La question essentielle qu'on se pose d'abord est celle de la langue, elle représente le premier élément d'une communauté ou d'une ethnie, de surcroît « la société n'est possible que par la langue »¹¹ donc chaque communauté linguistique se présente comme un groupe de personnes qui ont le même ensemble des attitudes sociales envers la langue.

Dans notre présent travail, on s'intéresse à une littérature nommée maghrébine de langue française celle-ci est apparue au début de la guerre d'Algérie, en affirmant cette littérature par la plupart des écrivains maghrébins d'expression française tel que : Kateb Yassine, Mouloud Feraoun, Mohamed Dib, etc. Le fait de choisir cette langue étrangère, pour exprimer les idées et les pensées chez les écrivains maghrébins, exprime le poids des douleurs vécues pendant cette époque, parce que le français renvoie à un rapport : colonisateur/ colonisé. Ils tentent de faire recours à cette langue afin d'engager dans des sujets politiques et sociaux ainsi pour transmettre la souffrance que vit le peuple dans cette période.

Leïla Sebbar serait donc une écrivaine entre les deux langues, son récit se passe au moment le plus difficile de l'Algérie, sa patrie était sous l'autorité française, durant lequel l'arabe était totalement interdit, la seule langue autorisée et enseignée dans les écoles c'est le français.

Il est évident qu'avant l'époque coloniale la seule langue en Algérie était l'arabe, propagée en même temps que l'islam. Cependant durant la colonisation française le français a été admis dans les administrations algériennes comme une langue officielle¹². Certes, les indigènes ont totalement refusé d'acquiescer et de côtoyer les écoles françaises et ils ont plutôt fréquenté un autre lieu d'apprentissage nommée la Médersa¹³, pour pouvoir enseigner le Coran, par contre les intellectuels de la population ont fini par l'admettre et même par la rendre une langue de base, en donnant à titre d'exemple le père de Leïla Sebbar. De ce fait, le français est considéré dans cette époque comme un patrimoine de la colonisation qui vient en réaction contre l'arabe classique.

Dans cette perspective on peut constater que dans l'Algérie coloniale de Leïla Sebbar il n'existe pas une langue nationale, d'une part, il y a dans la société les indigènes qui parlent

¹¹BENVENISTE, Emile, *Coup d'œil sur le développement de la linguistique*, Paris, Gallimard, 1962, p.18

¹² La langue française en Algérie, état des lieux: art, langages, apprentissage, [en ligne], in : <http://arlap.hypotheses.org/7953.com> consulté le:14/03/2017

¹³ Terme d'origine arabe désignant une école, elle est basée sur la Charia, la loi islamique telle qu'explique le Coran régit la plus part des aspects de la vie quotidienne.

l'arabe dialectal ou l'arabe classique celle des personnes pratiquant le Coran, et d'autre part il existe l'autre langue étrangère, qui est loin de la société, de la réalité du pays et loin de la misère ambiante.

Au commencement, il y a la maison d'école où vit Leïla Sebbar, un lieu clos sur lui-même, idéal où aucune maison du village ne l'avoisine et aucune autre langue que le français n'est permise, ainsi l'espace intérieur de l'école s'arrête à la porte celui-ci sépare cette citadelle du monde extérieur, de l'arabe du père, des indigènes de pays, des femmes de son peuple et de cette terre natale. Leïla Sebbar écrit : « *Je suis née dans une maison où la langue de France est là. La langue arabe n'a pas droit de maison ni d'école. Mon père garde la langue de sa mère dans une terre obscure, interdite, qu'il garde de la langue séductrice. Pas de rivalité entre l'une et l'autre. L'ombre de la langue arabe la préserve.* »¹⁴

Cependant, dans cette famille cultivée on enseigne beaucoup de savoirs et de valeurs aux enfants, mais n'échange ni sur les événements extérieurs ni sur les émotions intimes du peuple arabe, contrairement à son père, Leïla et sa famille voient le monde arabe comme un monde mystérieux, ce n'est qu'à travers la trame moustiquaire et les trous d'un grillage que le monde alentour est vu. Il est clair que cet isolement laisse une part de mystère de la langue et les priver de signification rationnelle. Ce sont donc les rires en arabe, les voix et même les silencieux langages gestuels charriés par cette langue qui ravissent et attirent leur attention : « *L'Algérie lointaine peut ainsi revenir à elle par l'entremise de mille et une traces : un mot, une voix soudain entendus, un geste familier tout à coup reconnu abolissent temps et distance pour lui restituer* »¹⁵ dit Leïla Sebbar.

Cependant pour communiquer avec les autres la mère de Leïla était obligée d'apprendre des mots en arabe par exemple les noms des bonnes Aïcha et Fatima , les noms de ses élèves, les noms des villes et des quartiers, etc.

Aïcha et Fatima les deux sœurs servantes de la famille Sebbar elles-mêmes abandonnent la langue arabe, elles ont parlé la langue étrangère comme par miracle : « *Aïcha et Fatima comprennent, apprennent et parlent avec ma mère, avec nous, la langue étrangère, pour elles la langue du travail, du pays chrétien qu'elles ne savent pas où placer dans l'univers* »¹⁶

¹⁴SEBBAR, Leïla, *L'ombre de la langue revue transdisciplinaire franco-portugaise*, Gris France, 2005, p.135

¹⁵SEBBAR, Leïla, *Mes Algériens en France*, carnet de voyages autobiographique, Paris, Bleu autour, 2004.

¹⁶SEBBAR, Leïla, *Je ne parle pas la langue de mon père*. Paris, Julliard, 2003, p.45

Il est intéressant de signaler par la suite que la famille Sebbar reste toujours à l'écart de la langue donc à l'écart de la société algérienne, elle a accepté de vivre à la française dans un pays arabe, cet isolement est le résultat d'un silence absolu, c'est le mutisme du père Sebbar qui a choisi de ne pas transmettre à sa maison la langue de son pays.

3.1 Le silence du père

Je ne parle pas la langue de mon père est un roman autobiographique. Son principal thème c'est le silence, un silence qui signifie un abandon, un mépris, ou un sacrifice d'un père instituteur qui a choisi de se marier une française et d'adopter sa langue, la langue française qu'il aime et qu'il parle avec plaisir. Ceci apparaît dans le discours à travers les énoncés suivants « *Elle est sa femme et sa langue est sa langue, lorsqu'il parle avec elle* » (...) « *Il les aime, la mère de ses enfants et sa langue.* »¹⁷

En effet, le père de Leïla Sebbar a choisi de parler avec sa femme et ses enfants la langue de l'ennemi et de suivre leur culture. Il abandonne sa propre culture et sa langue maternelle l'arabe. Il préfère d'être s'exiler dans son pays natal. Leïla et ses sœurs ne reconnaissent pas les traditions algérienne, ils n'ont jamais voire le bain maure, ni les cérémonies du henné, ni patio. Le père ne leur transmet pas les contes et les histoires de son peuple. Son silence fait de sa langue une langue absente, abandonnée et même interdite. Ce silence est attaché à l'exil et une amnésie: « *Son silence les protège. C'est ce qu'il pense et, depuis que des enfants lui sont nés corps et langues divisés, étrangers au-delà des mers, hors de lui, à qui il a parlé dans la langue de l'exil, l'unique désormais, avec l'accent, et la voix et le rire ou la colère de sa terre absente, abandonnée, interdite?* »¹⁸

Nous remarquons dans le passage cité en haut, que Mohamed Sebbar s'interdit de parler de l'histoire de son pays colonisé avec sa famille. Ce mutisme a été gardé plusieurs années pour protéger ses enfants, et de rien révéler à ses enfants et aux petits-enfants les traditions et la culture orientale.

Notre romancière déclare dans son roman que sa mère l'a enfermée dans sa langue, comme encore dans son ventre, donc elle voit que la langue française, celle du colonisateur ait bloquée la communication entre son père et elle : « *peut-être la langue étrangère l'a séparé des mots qu'il aurait choisis pour nous, ses enfants.* »¹⁹. Il existe une raideur entre la fille et son père lorsqu'elle commence à l'interroger sur le passé.

¹⁷ Ibid. p. 20

¹⁸ Ibid. p. 22

¹⁹ Ibid. p. 29

Une conversation rompue entre les deux, des interrogations restent ouverte et sans réponse :
« *Je voudrais savoir...- qu'est-ce que tu veux savoir encore?- Non ma fille, non... laisse oublier tout ça... C'est pas la peine, crois-moi c'est pas la peine -Mais papa, ce que tu sais toi, tu es peut être le seul (...) les livres ne disent rien et toi non plus - Ecoute ma fille si je pensais que c'est important, je te répondrais* »²⁰

Dans cette citation deux visions se confrontent. On trouve que la fille est très curieuse. Elle veut tout savoir sur le passé et tout ce qui se passe dans l'Algérie colonisée, tandis que son père veut tout oublier et mettre sa famille à l'abri. Il choisit de se taire pour qu'il puisse les protéger de l'ennemi, Le père restera l'étranger bien aimé. Il mourra en 1997 sans avoir révélé à sa fille l'histoire de la guerre d'Algérie et aussi sans avoir partagé avec elle les souvenirs de l'enfance.

Leïla Sebbar reprend la notion de silence tout au long de son livre, insistant sur le mutisme de son père elle déclare qu'elle a vécu une vie douloureuse, déracinée et décentrée. Elle et vivaient à la marge d'une culture occidentale qui dévalorise la culture maghrébine. Cela est affirmé dans un article écrit par Georgia Makhlouf, écrivaine et correspondante à Paris de l'Orient littéraire. Leïla Sebbar dit que son père garde le silence pour les protéger de la division :

Mon père m'a protégée d'une division plus grande. Dans l'Algérie coloniale, très divisée et baignée de haines implicites, n'être ni d'un bord ni de l'autre aurait été encore plus difficile à vivre. Son silence m'a placée dans un camp, le camp dominant, celui qui allait me donner les moyens de me construire. Bien évidemment, je ne me suis pas trouvée dans le camp de l'Algérie française. Politiquement. ²¹

Cependant, le père de Leïla ne savait pas ce qui est arrivé à ses filles, parce que les trois filles étaient seules dans le chemin de l'école, elles n'avaient pas parlé à leur père de ces cris articulés. Ces insultes sont gravées dans la mémoire de Leïla et ses sœurs, elles ne peuvent pas les omettre. Malgré que, le père de Leïla a lu ses écrits où elle raconte la terreur quotidienne, mais malheureusement il se tait et il garde toujours le silence. A propos de cela elle a écrit : « *Mon père n'a pas entendu les mots criés vers nous. Les petites filles étrangères qu'on insultait à distance (...) pourtant je l'ai écrit, publié, la moustiquaire en témoigne et d'autres textes. Silence. Silence de mon père aussi. Il a lu, je le sais, mais il se tait, et je ne demande rien.* »²²

²⁰Ibid. p. 12

²¹MAKHLOUF-CHEVAL, Georgia, *Entretien avec Leïla Sebbar publié dans l'Orient littéraire L'Orient-Le jour*, Beyrouth, Mars 2008.

²²SEBBAR, Leïla, *Je ne parle pas la langue de mon père*, Paris, Julliard, 2003, p. 36.

Il s'avère important de noter que le père de Leïla n'a pas offert la langue de sa mère à ses enfants. Elle déclare que l'histoire coloniale n'est pas la seule raison de ce geste de rétention, en fait, cela laisse toujours une part d'obscurité et de mystère chez sa famille et ce mutisme attire l'attention de ses enfants, ainsi, ils tentent de chercher et de tout savoir, c'est pour cela Leïla la curieuse ne cesse pas de poser des questions à son père.

4. Culture d'origine et culture de vie

Le concept très vaste de la culture est caractérisé par tout un ensemble d'habitudes, de représentations mentales et des expériences vécues. Les cultures se multiplient et se divergent, il n'existe pas une seule ou unique culture, mais des milliers, chacune appartient à une société. Le sociologue Denys Cuchela définit ainsi : «*La notion de culture, comprise dans le sens étendu, qui renvoie aux modes de vie et de pensée, est aujourd'hui assez largement admise.*»²³

Il existe plusieurs définition de la culture qui sont très attirantes parmi lesquelles, on va aborder, celle de l'encyclopédie de Larousse : «*L'ensemble des connaissances acquises ; instructions, savoir, ensemble des structures sociales, religieuses, des manifestations interculturelles, artistiques qui caractérisent une société.*»²⁴

La nostalgie du pays est bien expliquée non seulement dans les écrits de Leïla Sebbar, mais aussi dans ses rencontres et ses interviews, où l'auteure ne cesse pas de parler de ses souvenirs d'enfance dans l'Algérie notamment dans la maison d'école. Leïla Sebbar était séparée de sa langue paternelle et de la culture orientale qui n'était pas transmise ou bien hériter de son père et de ses ancêtres, c'est en France où l'Algérie n'existe pas, Leïla comme tous les écrivains exilés évoque dans ses textes ce conflit de croisement culturelle qui la met en situation déséquilibrée et instaure en elle un sentiment de perte et de malaise. Notre protagoniste tout au long de son roman est à la recherche de sa langue paternelle pour approcher à sa culture et à son origine perdu.

Dans cette étude, la relation s'établit entre les Français et les Maghrébins. Tous les deux possèdent deux identités et deux cultures différentes certes, mais liées par le biais de la colonisation et le mariage mixte qui permet une interaction et un chevauchement entre les deux univers, ici nous parlons de la biculturalité.

4.1 La culture orientale

La culture d'une société donnée inclura la totalité des coutumes, des croyances, des formes d'art, la cuisine, la musique, la façon de s'habiller, etc. Ces éléments fondent et définissent une culture ou une tradition quelconque. Leïla Sebbar a tenté quelques fois d'écouter les chansons orientales en particulier les chanteuses égyptiennes pour rattraper une petite partie perdue de son algérianité c'est grâce à ces fils et à la technologie : «*Avec la parabole, j'ai*

²³CUCHE, Denys, *La notion de culture dans les sciences sociales*. Paris, La Découverte, 2004, p. 4

²⁴Dictionnaire encyclopédique, *Le Larousse*. Paris, 1980

appris des chansons égyptiennes, mes fils m'envoient des cassettes. »²⁵ Ce genre de musique caractérise La culture orientale classique celle des ancêtres.

La cuisine sert aussi de références traditionnelles. L'auteur décrit des plats traditionnels : « *la sœur aux yeux verts, l'âge les a voilés, est assise sur la natte, un grand plat en bois devant elle, elle roule des pâtes pour la chorba, fine, très fine.* » Les étrangers aiment, respectent et se fascinent devant nos traditions algériennes.

Plus loin de la musique et la cuisine s'ajoute d'autres traditions propres à ce peuple unique, riche et varié par ses tenues traditionnelles comme le haïk ou la fauta qui représentent la pudeur et la pureté de la femme algérienne. Notre protagoniste raconte avec chagrin, comment elle a échoué d'imiter les gestes qui lui paraissaient simples de mettre une fauta seule devant son miroir, contrairement à la servante : « *Fatima prenait sa fauta, une pièce de tissu à rayures coloré qu'elle posait sur sa tête, repliant chaque coin dans un geste rapide, précis difficile à reproduire, pour dissimuler ses cheveux, déjà cachés par un ou deux foulards.* »²⁶

Les hommes aussi ont une façon spécifique de s'habiller qui les caractérisent des autres cultures et des autres civilisations : « *Au ras de la terre rouge d'où partaient les chevaux en ligne, jusqu'à l'autre bout du stade, alors les hommes, le burnous blanc gonflé, tiraient tous à la fois, debout sur les étriers.* »²⁷

Le burnous et chéchias sont des vêtements très typiques en Algérie, il est porté par les combattants pour cacher leur misère durant la période coloniale. Il revêt toute une symbolique, en effet il est le symbole de la paix et la pureté.

On trouve que la narratrice dans son œuvre parle beaucoup des traditions qui sont pratiquées en Algérie telles que *la fantasia* une course de chevaux montés par des cavaliers compétents armés de fusils où des coups de baroud sont tirés en l'air. C'est ce spectacle qui a poussé l'écrivaine à poser des questions à son père pour qu'il puisse donner la signification des cris poussés par ces hommes. Elle cite aussi le cri unanime du "djihad" (la guerre sainte), *Allah ouakbar*: « *... si l'un d'eux n'avait pas arrêté son cheval à temps, mais nous n'avions pas besoin de reculer brutalement, après deux ou trois heures de baroud, nous savions que ces hommes ne se seraient pas laissés emporter par leurs chevaux.* »²⁸

²⁵ SEBBAR, Leïla, *Je ne parle pas la langue de mon père*, Paris, Julliard, 2003, p.75.

²⁶ Ibid. p. 56

²⁷ Ibid. p. 14

²⁸ Ibid. p. 16

L'œuvre ne manque pas des croyances et des rites. La narratrice a parlé d'une femme sainte de la région du Ténès c'est Imma B'net, la mère des filles, cette femme est devenue sainte, elle ne s'est pas convertie à l'Islam, mais son tombeau est devenu un lieu de pèlerinage pour les femmes algériennes qui vont fréquemment visiter ce petit sanctuaire où les bougies ne s'éteignent pas.

4.2 La culture occidentale

La culture française avait aussi sa part dans cette œuvre. L'influence maternelle incarnée par les mini-jupes et la liberté de choisir et de réclamer ses droits et sa part de son mari était un héritage purement français : « *ces filles de la citadelle hermétique que leur mère, la Française, habillait trop court à la manière des Nazaréens dévergondés et que le père abandonnait à la voie publique* »²⁹

Elle rajoute que sa mère française n'a pas changé ses traditions, son mode de vie et ses habitudes. La famille Sebbar respecte les traditions de cette Française, ils n'obligent pas à cette française de porter le voile ou de mettre le haïk, donc on ne lui exige pas des traditions qui ne sont pas les siennes. Elle se comporte avec son mari, comme chez les Français.

La narratrice évoque aussi des écrivains français tel que Paul Robert, l'auteur du dictionnaire, aussi, Le Robert, Bordas et Le Grand Larousse et aussi des villes de France notamment, Nice, Bordeaux, Paris...

L'Orient et l'Occident restent toujours historiquement et forcément liés. Cette relation réciproque et interactionnelle entre la culture du Nord et l'autre de Sud est un cercle vicieux évoque et influence plusieurs écrivains. Amine Maalouf favorise ce rapport et ce phénomène de réciprocité éternel, car pour lui on doit accepter et respecter la culture de l'autre pour mieux le comprendre et le faire intégrer et surtout pour mieux vivre. « *Aujourd'hui chacun d'entre nous doit nécessairement adopter d'innombrables éléments venus des cultures les plus puissantes ; mais il est essentiel que chacun puisse vérifier que certains éléments de sa propre culture des personnages, des modes, des musiques, des plats, des mots...-sont adoptés sur tous les continents* »³⁰ affirme l'écrivain Maalouf.

²⁹ Ibid. p. 41

³⁰ MAALOUF, Amin, *Les Identités meurtrières*, Paris, Grasset, 1998. p. 140.

Dans ce passage l'auteur interpelle l'homme de garder et de protéger sa propre culture qui fabrique son identité, sa distinction et aussi sa dignité. Bref, l'homme est sensé de conserver sa culture et de se servir à la culture de l'autre.

Tout au long de ce chapitre, nous avons essayé de saisir que l'exil chez notre protagoniste n'implique pas uniquement un déplacement spatial ou un changement géographique, il signifie également un isolement et une marginalisation par rapport à un entourage social ou par rapport à une langue précise, ce qui implique chez Leïla Sebbar une perte. Nous avons dévoilé par la suite, que la mixité raciale est la première cause qui a influencé la vie de l'écrivaine au sein de sa société.

On constate par la suite que cet écart de la langue et de la culture arabe expose la famille Sebbar à s'exiler, si l'exil se transmet comme l'affirme l'écrivaine, c'est là un des plus lourds héritages qui lui ait été transmis. Ainsi est-ce que ce blocage linguistique peut contribuer à une instabilité identitaire ?

**Deuxième chapitre: La
manifestation identitaire
dans *Je ne parle pas la
langue de mon père***

Ce deuxième chapitre est consacré à l'étude du problème de l'identité perdue de Leïla Sebbar. Enormément exprimé dans son œuvre *Je ne parle pas la langue de mon père*. D'après ce titre révélateur, nous découvrons une spécifique énonciation de cette quête identitaire. Dans cette analyse, nous allons aborder la question de l'identité et de la biculturalité de notre écrivaine, en insistant sur les conséquences et les résultats qui provoquent en elle un déséquilibre sur le plan psychologique et émotionnel.

Dans un premier temps, notre point d'intérêt sera centré sur la définition de la notion d'identité. Ensuite, nous essayerons de cerner les obstacles qui ont gâché la vie de l'écrivaine en se basant sur le problème d'appartenance linguistique, le problème d'appartenance religieuse et culturelle. Et enfin, nous aborderons les figures identitaires présentées dans le roman.

En effet, pour bien analyser le roman de Leïla Sebbar *Je ne parle pas la langue de mon père*, nous essayerons d'adopter l'approche psychocritique afin de dégager les obstacles qui ont écrasé l'identité de notre protagoniste tel qu'ils sont indiqués dans cette autobiographie.

1. Qu'est-ce que l'identité

Après l'indépendance, la quête identitaire est énormément thématifiée, esthétisée sous toutes ses formes artistique, culturelle et scripturaire. Cette recherche de soi forme un sujet capital dans littérature maghrébine, elle peut également être vécue sur son propre pays, plusieurs écrivains ont interrogé et soumis au questionnement de leur appartenance religieuse et culturelle tels que Mohamed Dib, Driss Chraïbi, Assia Djebar, etc. En effet, la quête identitaire est un sujet très sensible, il est représenté beaucoup plus dans la littérature féminine, cette recherche nous conduit vers une nouvelle réalité où se mélangent, espoir, peur, évasion ou négligence. Notre intérêt sera centré sur la manifestation de cette quête ainsi que sur la définition de l'identité à travers le roman de l'algérienne Leïla Sebbar notamment dans : *Je ne parle pas la langue de mon père*.

La notion de l'identité est très vague, selon les définitions données par Larousse,³¹ l'identité est : « *un rapport que présente entre deux ou plusieurs êtres ou choses qui ont une similitude parfaite* ». Et l'identité est « *un ensemble des données de fait et de droit qui permettent d'individualiser quelqu'un (date et lieu de naissance, nom, prénom, filiation, etc.)* » Après cette définition, le concept de l'identité reste encore ambigu et qui nécessite beaucoup d'études pour en cerner le sens.

Amine Maalouf a défini l'identité ainsi : « *L'identité n'est pas donnée une fois pour toutes, elle se construit et se transforme tout au long de l'existence* »³². Pour lui, l'identité n'est pas acquise elle se construit et se développe dès la naissance et bien sûr par la volonté de l'individu et à travers un ensemble des valeurs, des traditions et par sa conception de la vie. Donc, chaque individu se transforme et subit des changements en permanence tout en restant le même.

Alex Mucchielli a aussi définie l'identité ainsi :

L'identité est un ensemble de critères d'un sujet et un sentiment interne. Ce sentiment d'identité est composé de différents sentiments : sentiments d'unité, de cohérence, d'appartenance, de valeur, d'autonomie et de confiance organisés autour d'une volonté d'existence. Les dimensions de l'identité sont intimement mêlées : individuelle, groupale et culturelle. ³³

³¹ Dictionnaire de langue française, *Le petit Larousse illustré sous la direction d'Isabelle Jeuge-Mynart*, Paris, anniversaire de la semeuse 1890-2010, 2010

³² MAALOUF, Amin, *Les identités meurtrières*, Paris Grasset, 1998, p.31

³³ MUCCHIELLI, Alex, *L'Identité*, Paris, PUF, collection « Que sais-je? », 2003, p. 41

D'après cette citation, l'identité se définit donc par un ensemble des éléments, des valeurs et des normes qui déterminent un individu. Ce concept a un rapport avec les constituantes du moi (tout ce qui est propre à moi). Chaque individu a une identité différente et spécifique qui le caractérise des autres. Elle est un ensemble de sentiments qui englobe plusieurs d'autres sentiments : sensation d'être unique, d'appartenir à un groupe, à un pays ou à une communauté, etc. Il existe deux types d'identité : identité individuelle et identité collective.

1.1 L'identité individuelle

La notion de l'identité individuelle est un terme récurrent au cours de ses dernières années. Elle est d'une part biographique, c'est-à-dire une définition de soi où elle englobe tous les renseignements qui sont propres à un individu et ses expériences qu'à travers lesquels l'être s'identifie lui-même au cours de sa vie. Elle le différencie des autres individus. D'autre part, cette identité individuelle est relationnelle, elle constitue une relation entre l'individu et un groupe d'individus qui l'entourent. Donc, son identité se construit face aux différents critères venus de l'extérieur. Cette dernière est : *« comme le fruit de dynamismes à la fois internes et externes, c'est-à-dire liés à l'apport de l'environnement. Dans son essence même, elle permet la constitution d'une image de l'individu, qui le définit pour lui-même et le distingue des autres (connote et dénote) en assurant sa cohésion interne. »*³⁴

D'après cette citation l'identité individuelle est dynamique c'est-à-dire elle n'est pas stable. Elle n'est pas un fondement et une création solitaire, elle est un développement relationnel qui se compose par des réactions avec autrui. De ce fait, le comportement des individus est influencé par les règles collectives. Il est nécessaire de dire que l'être humain n'est pas retiré de son groupe social, et son identité individuelle ne se façonne qu'à l'intérieur d'un groupe et une société.

1.2 L'identité collective

L'identité collective ou sociale se définit par l'intégration d'un groupe au sein d'une société quelconque, elle est aussi déterminée par tout ce que partage l'individu avec les autres individus ayant une appartenance en commun. D'après Tajfel : *« L'identité sociale d'un individu est liée à la connaissance qu'il a de son appartenance à certains groupes sociaux et à la*

³⁴HUDON, Raymond, Pelletier, Rejean. *L'engagement intellectuel : mélanges en l'honneur de Léon Dion*, Les Presses de l'Université Laval, 1991. p230

signification émotionnelle et évaluative qui résulte de cette appartenance, [...]. Il reconnaît son identité en termes définis socialement »³⁵

Donc selon lui, l'individu doit identifier tout ce qu'il partage avec les autres individus de notre société. Elle est liée à la conscience qu'il a de son appartenance.

En effet, il n'y avait pas une identité saine et une race pure comme on a pensé antérieurement parce que toute identité est croisée et toute culture est métissée ; c'est pour cette raison dans toute société il existe les traces de la culture de l'autre. Ici, on peut prendre l'exemple des Algériens conquis par Les Français. Et ces derniers ont pu imposer leur identité et leur idéologie. Donc, il n'existe pas une relation et un contact humain entre le colonisateur et le colonisé, mais c'est une relation de transformation qui sert à arracher les identités, à supprimer la culture, à omettre la religion dans le but d'exiger sa propre culture et ses idéologies afin d'influencer le peuple colonisé.

³⁵LORCERIE, Françoise, *L'école et le défi ethnique : éducation et intégration*. ESF Editeur. 2003, p 29

1. La quête identitaire

Après avoir abordé la définition de l'identité et tenté de donner un aperçu général sur les deux identités : l'identité individuelle et l'identité collective, maintenant, nous allons pencher vers la mise en scène de l'identité de notre romancière Leïla Sebbar. D'abord, chaque personne cherche à se situer dans la société ainsi faire reconnaître l'image de soi et fonder une identité libre et distincte de celle des autres afin d'arriver à trouver une place au milieu des autres identités.

En effet, Certains écrivains algériens ont obtenu leur culture algérienne, et d'autres ils ont appris que la culture et les valeurs propres au colonisateur. C'est ce qui provoque une soumission, une contrainte et un déchirement culturel et linguistique. C'est le cas de notre écrivaine Leïla Sebbar. Elle était complètement déracinée de sa propre langue maternelle ainsi de sa propre culture algérienne cela provoque en elle un déséquilibre psychique

De ce fait, *Je ne parle pas la langue de mon père*, est un exemple initiateur d'une identité largement cherchée par l'auteure, il décrit une instabilité et une complexité de statut celle de Leïla Sebbar, elle se démarque par des graves troubles psychologiques commençant par son statut identitaire qui n'est pas simple où elle est répartie entre deux cotés dont le degré reste différent. Ensuite, le silence du père ou bien le silence de la langue du père. Cela est le résultat d'une amnésie à la fois psychique, linguistique et culturelle, à propos de cela elle a écrit : « *Mon écriture est un travail de mémoire à partir de ces silences et de ces amnésies. C'est l'histoire d'une vie* »³⁶

Tirillée entre deux pôles, tirillée entre deux régions. Leïla Sebbar raconte dans son roman *Je ne parle pas la langue de mon père*, sa condition d'une quête identitaire pour se réunir avec une communauté précise. Sa recherche de soi est le résultat de deux facteurs primordiaux : un état d'inquiétude et de peur, conséquence de différences raciales (un père algérien et une mère française) et d'autre part, la méconnaissance de la langue paternelle, cette méconnaissance de l'arabe eut rapproché la « croisée » des colonisateurs et elle fut apparue aux yeux des Arabes comme appartenant de plus loin à leur culture et à leur langue. C'est pour cette raison la jeune Leïla est confrontée à une crise identitaire à travers l'expression : qui suis-je, doit-elle se demander, la fille de sa mère française ou celle de son père algérien?

³⁶SEBBAR, Leïla, Nancy Huston, *Lettres parisiennes, Autopsie de l'exil*, Paris, Edition J'ai lu, 1999.

Concernant la déstabilisation de l'écrivaine, nous avons remarqué par la suite qu'elle côtoie une communauté algérienne d'où les enfants issus de mariage mixte étaient éliminés, elle reçoit dès son enfance le refus de ses camarades, les filles de sa classe à l'époque cherchaient de la placer dans l'ordre colonial, elle était considérée comme une fille française et non pas algérienne. D'ailleurs, Leïla sent toujours qu'elle est offensée et qu'elle n'est pas attachée à son pays, dans le premier article, « Si je parle la langue de ma mère » l'écrivaine raconte comment ses camarades lui posent toujours ces questions d'appartenance : « *elles me posaient toujours les mêmes questions...ta mère porte le voile ? Ton frère est circoncis ? Ton père mange du cochon ? Il fait le Ramadan ? Je répondis par oui, par non, comme à un interrogatoire* »³⁷

On ce qui concerne la peur de l'écrivaine, nous relevons que sa crainte provient des jeunes arabes de la rue, elle revit le traumatisme d'être insulté par les garçons arabes du quartier ainsi par les Français (garçons des colonisateurs) quand elle et ses sœurs se rendaient à l'école. Donc, la fille se sent exclue des deux côtés et supporte difficilement cette situation sociale. Elle l'a exprimée ainsi : « *ses filles seraient asphyxiées, étourdiées par la violence répétée du verbe arabe, le verbe du sexe...Je dis, j'écris ses filles, je devrais écrire plutôt moi asphyxiée, étourdie, j'ai déjà signalé notre silence sur cette scène de la rue quotidienne* »³⁸

De la sorte, Leïla reste énigmatique pour les autres qu'ils soient européens ou arabes et la souffrance qui s'ensuit chez elle s'accusera durant cette période coloniale.

Cette exclusion que ressent la narratrice serait volontairement exprimée dans le roman à travers la répétition des scènes restant gravées dans la mémoire de la jeune fille Leïla. Nous trouvons cette répétition comme un reflet traumatique, dans son ouvrage *Au-delà du principe de plaisir*, Sigmund Freud s'intéresse à l'étude de la blessure « trauma en grec »³⁹, il était le premier penseur qui a renouvelé le mot blessure à un trauma au sens psychologique, Freud affirme qu'on peut reconnaître et assimiler les traumatismes et les douleurs de la narratrice à travers l'emploi itératif du langage dans le roman.

Un autre événement qui se répète et qui incite également un déséquilibre psychique en cette fille si fragile, concernant les événements d'Algérie vécus dans cette période à travers l'emprisonnement de son père à Orléansville⁴⁰ par L'OAS (Organisation Armée Secrète).

³⁷SEBBAR, Leïla, *L'arabe comme un chant secret*, Paris, Bleu autour, 2007, p124

³⁸SEBBAR, Leïla, *Je ne parle pas la langue de mon père*, Paris, Julliard, 2003, p45

³⁹ La poétique du trauma chez Leïla Sebbar, [en ligne], in : https://www.inst.at/trans/17Nr/3-4/3-4_xavier%20.htm (consulté : le 23/04/2017)

⁴⁰ La ville de Chlef

De même l'assassinat de Mouloud Feraoun l'ami instituteur et écrivain du père Sebbar, son nom était sur une liste noire, il avait été assassiné avec d'autres le 15 mars 1962.

En outre, nous avons constaté que, Leïla Sebbar à travers son écriture cherche à sortir de cet enfouissement l'écheveau de sentiment complexe reliés à des scènes comme celle qu'on a déjà cités, ainsi à travers les formules des chapitres initiaux qui invitent à briser le naturel par exemple « mon père ne m'a pas appris la langue de sa mère », « je n'ai pas parlé la langue d'Aïcha et Fatima », « je ne parle pas la langue des sœurs de mon père ». Où le recours itératif à cette formulation (négation provocatrice) dit aussi le poids de souffrance généré par la situation de l'écrivaine. Nous avons constaté que seul l'espace de l'écriture devenu refuge d'un sujet écartelé pour notre écrivaine mais certes elle reste toujours dans un statut complexe « je me suis perdue à moi-même » affirme Leïla Sebbar.

L'écrivaine est, comme nous l'avons dit, une croisée. C'est pour cela qu'elle est ni admise ni comprise, ni par les Français ni par les Algériens donc, elle cherche toujours à choisir entre les deux identités, tout au long du roman, elle a envie de sortir de cette situation ambiguë, de la sorte son texte vise à rompre les blancs, les tabous et les dérobades d'autrefois que son père ne les a pas transmis, rien de la guerre, ni de son incarcération par l'administration coloniale, rien non plus sur la non transmission de la langue arabe. C'est pour cette raison elle cherche à braver le silence de son père, elle essaye à chaque fois d'établir un dialogue avec lui malgré qu'il refuse de répondre aux questions concernant son propre passé et celui de son pays natal.

Dès les premières pages de *Je ne parle pas la langue de mon père*, la raideur entre Leïla et son père se fait sentir, quand elle l'interroge au sujet du passé, il insiste à éviter ses questions :

Ecoute ma fille, si je pensais que c'est important, je te répondrais...Alors ma fille qu'est-ce que tu veux savoir?- Tout...Mon père rit Tout comme ça au téléphone...- Mais tu dis chaque fois plus tard, plus tard...-et plus tard je sais ce que tu penses plus tard ce sera trop tard...Je sais ma fille je sais On verra, Allez, embrasse les enfants, au revoir ma fille ⁴¹

Dans notre corpus, l'héroïne Leïla Sebbar a une double identité brisée et troublée. Tout au long du roman, elle montre l'importance de la société dans la construction identitaire, c'est pour cette raison Leïla dans son œuvre nous donne l'impression qu'elle a une identité individuelle parce qu'elle était refusée par la société algérienne et elle ne considère pas comme une citoyenne algérienne parce qu'elle parle le français et se conforme aux normes français donc, son identité collective reste ambiguë. Ceci produit en elle une identité brisée et troublée

⁴¹ Op.cit. P. 24

Dans *Je ne parle pas la langue de mon père*, l'identité de notre protagoniste est conditionnée par trois critères: d'abord, le déchirement linguistique que vit l'écrivaine, ce dernier est provoqué par un mutisme paternel ainsi la langue arabe pose un grand problème chez Leïla Sebbar. Ensuite la double appartenance culturelle celle-ci a créé une identité riche et éclatée vu qu'elle est égarée entre deux cultures : française et algérienne. Enfin, l'héroïne de notre corpus a vécu un véritable déséquilibre au niveau de sa religion et choisir l'une des deux (musulmane ou chrétienne), veut dire trahir l'un de ses parents.

1.1 La langue, un facteur de quête identitaire

Dans un premier temps, il est important de savoir que la langue est une partie intégrante de notre identité. Elle forme un élément important pendant chaque échange identitaire et culturel ainsi la langue maternelle joue un rôle essentiel dans la construction de notre soi parce qu'elle est inséparable de la pensée, à ce sujet le psychologue français Delacroix confirme que « *la pensée fait le langage en se faisant par le langage* »⁴², de ce fait, la langue est également comme le premier responsable d'une identité collective.

Mais si cette langue maternelle est méconnue, inconnue ou perdue, ici on est confronté à un questionnement obsédant et douloureux que résume bien Mohammed Dib dans *L'arbre à dire* : « *Je parle une autre langue : qui suis-je ?* »⁴³ Cette interrogation sur le rapport entre sa langue maternelle et sa langue d'écriture suppose une rupture et un complexe d'appartenance linguistique.

Ce principe est justement central dans notre travail de recherche dans ce sens qu'il nous permet de saisir le lien qui existe entre la langue exigée (le français) de l'écrivaine issue de mariage mixte, et sa langue paternelle (l'arabe) très tôt entendue et cependant jamais apprise. Ce principe sera abordé d'un point de vue psychologique.

De prime abord, nous tenterons de dégager que le roman *Je ne parle pas la langue de mon père* ne révèle pas uniquement un problème identitaire : culturel ou religieux mais également linguistique. Il évoque un exemple de divergence linguistique et culturelle. C'est

⁴² Rôle des langues dans la construction de l'identité des immigrés, [en ligne] in : http://www.memoireonline.com/10/9/2784/m_Rle_des_langues_dans-la-construction-de-lidentite-des-immigres-italiens-et-de-leurs-descendants11.html (consulté le : 09/03/2017)

⁴³DIB, Mohammed, *L'Arbre à dire*, Paris, Albin Michel, 1998.

pour cette raison tout au long de son roman *Leïla* Sebbar raconte sa difficulté avec la langue, notamment les obstacles qu'elle a croisés avec la langue arabe, et plus précisément le parler algérien parce qu'elle ne possède que le français. Donc elle a décidé d'utiliser cette langue pour exprimer son blocage linguistique et pour nous raconter sa quête d'arabité.

La langue arabe pour Leïla Sebbar reste impénétrable ainsi imperméable c'est un rêve impossible à atteindre, ce conflit que vit péniblement l'écrivaine est le seul porteur du malaise, de blessure et de sa souffrance avec la reconstruction de soi à travers le texte et l'écriture en langue française. Ainsi la langue française n'est qu'un moyen pour transmettre la souffrance itérative chez Leïla Sebbar.

De ce fait, l'écriture est une utopie qui ôte le déracinement et le déchirement chez notre écrivaine, et rend perceptible cette séparation avec la langue, aussi elle creuse l'écart que fait le père de Leïla, c'est pour cela l'auteure dans son récit met un terme en quelque sorte de divorce qui s'est pénétré entre elle et son père car l'instituteur Sebbar n'incite pas l'utilisation de sa langue natale par ses enfants et donc excluait une acculturation, pour lui, c'est une façon de protection. Leïla Sebbar avait déjà signalé l'importance de l'écriture dans sa construction de soi et sa quête de la langue perdue « *peut être que je m'approche à moi-même grâce aux autres et que je cherche à aller à la source de mon inspiration littéraire du côté de l'enfance en Algérie coloniale, de la guerre d'Algérie, de mon identité métisse, du silence de la langue arabe, la langue de mon père* »⁴⁴

Notre romancière est consciente que la seule solution pour survenir à construire son identité est la langue arabe, c'est elle qui lui a autorisée de fusionner et côtoyer à la communauté algérienne, de la sorte que cette langue est attachée à son identité. C'est pour cette raison elle pose toujours la même question : Comment vivre séparée de la langue de mon père? Cette question échappe à chaque fois car elle sait bien qu'elle ne pourra jamais maîtriser sa langue paternelle qui la sépare des autres, de ses origines de pays de son père, elle regrette néanmoins cet entourage qu'elle considère comme un monde mystérieux, nous prenons l'exemple du dernier chapitre : « *Je n'apprendrai pas la langue de mon père, je veux l'entendre, au hasard de mes pérégrination. Entendre la voix de l'étranger bien aimé, la voix de la terre et du corps de mon père que j'écris dans la langue de ma mère* »⁴⁵

⁴⁴KIAN, Soheïla, *entrevue avec Leïla Sebbar : L'écriture et l'altérité*, octobre 2004, pp. 128-136

⁴⁵SEBBAR, Leïla, *Je ne parle pas la langue de mon père*, Paris, Julliard, p 125

De surcroît, on peut déduire par la suite que la langue paternelle est inaccessible imperméable et impossible à l'atteindre chez l'écrivaine, cela veut dire qu'elle ne peut pas s'identifier ni arriver à une identité algérienne stable, donc elle est impuissante de se reconnaître. Cependant Leïla Sebbar maîtrise bien la langue française, elle parle et prononce couramment cette langue ainsi ses parents communiquent avec elle en français, de ce fait, la véritable langue de l'écrivaine est le français, elle grandira dans cette langue elle écrit en français qui est le seul véhicule de sa création littéraire, elle étudie en français, elle écoute en français. Cette langue, plus que jamais maternelle, lui permet de dire et raconter à sa façon les moments de sa vie qu'elle manqua ainsi de dévoiler sa filiation rompue, elle a écrit : « *Je suis Française, écrivain français de mère française et père algérien..., et les sujets de mes livres ne sont pas mon identité, ils sont le signe, les signes de mon histoire de croisée, de métisse obsédée par sa route et les chemins de traverse.* »⁴⁶

En effet, *Je ne parle pas la langue de mon père*, ce récit émouvant est écrit dans une langue impeccable aussi annoncé par un rythme touchant où l'auteure essaye d'éloigner le déchirement, l'inquiétude, et l'instabilité pour faire placer la sagesse. En rendant sa langue accessible afin d'arriver à dénouer cette énigme indéchiffrable sur le mutisme de la langue du père (une seule langue pour deux parents appartenant à deux pays différents et chacun des deux dans le pays de l'autre), de ce fait on peut déduire que toute l'œuvre de Leïla Sebbar vise à rétablir « une filiation rompue », on devinant son père dans la langue de sa mère.

Cette façon d'exposer cette distance envers la langue reflète certainement l'inconscient de l'écrivaine qui apparaît malgré elle, pour révéler la souffrance et le déséquilibre identitaire que cause la langue de l'autre. Dans le même contexte nous remarquons que Leïla Sebbar dans son texte, reproche sa méconnaissance de la langue de son père, elle le considère comme un premier responsable de cette ignorance et ce blocage linguistique, en blâmant son père, elle lui affectait ses émotions accusatrices, le chapitre « Mon père ne m'a pas appris la langue de sa mère » résume bel et bien cette idée : « *Mon père, avec lui nous séparait de sa terre, de la langue de sa terre. Pourtant tout autour de l'école c'était l'arabe.* »⁴⁷

Cela veut dire que l'arabe est envisagé comme un véritable tiraillement entre elle et son identité. À cause de cette langue Leïla Sebbar ne peut pas imposer son existence ni dans sa famille ni dans sa société et même dans son pays natal. Elle la rend impassible sans aucune

⁴⁶SEBBAR, Leïla, Nancy Huston, *Lettres parisiennes, Autopsie de l'exil*, Paris, Edition J'ai lu, 1999, p134

⁴⁷ SEBBAR, Leïla, *Je ne parle pas la langue de mon père*, Paris, Julliard, P. 45

puissance. Malgré cette complication linguistique, notre écrivaine aime bien la langue arabe, elle la trouve comme une merveille pour un étranger qui est passionné à l'écouter.

De la sorte, sans pourtant ne connaître aucun mot de l'arabe classique, Leïla Sebbar était très intéressée par les poèmes lus par Mahmoud Darwich. Certes elle a toujours ce sentiment de plus enfoncé et plus proche à son cœur, la même émotion lui provient lorsqu'elle écoute le Coran avec ses assonances des rimes de versets et ses rythmes internes, elle témoigne ainsi : « *j'aimerais, a-t-elle dit récemment, avoir trouvé de livre en livre l'émotion mélodique de la langue arabe dans l'émotion orale de la langue française (ce qui ne signifie pas écrire le langage parlé)* »⁴⁸

En outre, l'attachement de l'écrivaine à la langue arabe, on peut l'expliquer à travers l'usage des termes d'origine arabe emprunté dans son texte à titre d'exemple : l'eau du Zemzem, l'eau miraculeuse, le haïk, la Kaaba, Cheikh, etc. Ces expressions tirées de l'arabe dans un texte français indiquent l'influence mutuelle de ces deux langues chez Leïla Sebbar, ceci attribue à l'apparition d'un charabia, comme il est écrit dans notre corpus :

Jema la galeta savavou couman

Y a du boure doudan...

(J'aime la galette, savez-vous comment

*Avec du beurre dedans...)*⁴⁹

1.2 La culture au milieu du jeu identitaire

L'identité culturelle est avant tout un ensemble des sources culturelles par lequel un individu ou un groupe d'individus se définit, se manifeste et souhaite être reconnu. La notion de culture est déterminé comme un ensemble regroupant l'identité, le mode de vie et de pensée caractérisant une société. Les cultures se multiplient, il est difficile de donner une définition universelle à ce concept parce qu'il n'existe pas une seule culture.

Pour comprendre cette transformation de la culture il faut d'abord assumer que la notion d'identité signifie deux dimensions diamétralement distinctes...parler d'identité

⁴⁸ LE BOUCHER, Dominique, *Traversière, dialogue avec Leïla Sebbar*, Paris, édition Marsa, 2015, p. 27

⁴⁹ SEBBAR, Leïla, *Je ne parle pas la langue de mon père*, Paris, Julliard, p. 93

*signifiait parler de racines, de souches, de territoire, de mémoire symbolique dense. C'est n'est qu'à partir de ceci qu'était construite l'identité.*⁵⁰

On remarque ici la relation établie entre la culture et l'identité qui sont généralement mises en parallèle, il y a un lien entre les deux. D'après cette citation, la culture peut indiquer l'identité de la personne, et l'élaboration et l'écrasement de l'une explique la construction ou l'élimination de l'autre. Toute culture est dynamique dès qu'il y a un changement au niveau de la culture il y a une modification et une transformation au niveau de l'identité de l'individu.

Le problème de double culture est né avec l'indépendance des pays maghrébins. Beaucoup d'écrivains francophones se sont interrogés sur leurs origines, leurs racines, leurs cultures, leurs appartenances, et leurs identités. C'est le cas de notre romancière.

Leïla Sebbar, un fruit de mariage mixte, n'arrive pas à s'identifier. Dans la majorité de ses écrits, elle parle de son pays d'origine. Pourquoi alors ce besoin d'origine ? Pourquoi le fait d'être à la croisée de deux cultures, de deux mémoires, de deux langues a-t-il produit en elle un métissage incohérent : double fidélité, ou bien double trahison ? Entre deux cultures ou bien en dehors de deux cultures ?

Leïla Sebbar dans son œuvre *je ne parle pas la langue de mon père* se trouve au croisement de deux cultures, elle a subi un déracinement et un déchirement entre la culture arabo-musulmane et la culture occidentale. Elle a toujours posé la question : Qui suis-je ? Et à quelle culture elle appartient ?

Comme tous les écrivains beurs, Leïla Sebbar raconte l'histoire de son pays, elle traite le thème de l'exil, la quête identitaire, le milieu familial, le colonialisme français qui la met en situation de double culture. L'héroïne de notre corpus a vécu un trouble identitaire et un déséquilibre dans sa vie provoqué par la différence des langues et des cultures, elle était élevée dans une maison où la culture et les traditions orientales ont été marginalisées, elle se voit dominée malgré elle par la culture française, la culture de sa mère et de l'ennemi. Cette culture d'origine dont elle a été séparée, elle tente de la rétablir à travers la représentation du père dans son autofiction : « *Le corps déplacé de mon père, sa terre, je l'écris dans la langue de ma mère et j'entends les voix, les rires et les cris les mots qui se croisent. Violence, tendresse, amour...*

⁵⁰ BARBERO Martin. *Imoginarios de Nacion*, Jean et all, *L'approche culturelle de la globalisation*, Les presses de l'université Laval, 2001, P.11.

je n'oublie pas l'image, tout ce qui fait signe, les traces mémorielles qui jouent sur des correspondances insolites, imprévues, troublées »⁵¹

De ce fait, le retour aux origines, aux traditions du pays natal, ne peut se faire que par le truchement des livres qui permettent à l'auteure d'élaborer sa mémoire algérienne. Dans les textes de Leïla où il est question de filiation brisée que l'écrivaine peut ranimer par et dans les lettres, les mots, et grâce à son corpus. Elle peut vivre sa part algérienne seulement dans la fiction et le retour aux origines, aux traditions et à la culture orientale ne peut avoir lieu que dans la langue française, la seule qu'elle possède : « *c'est ainsi que je peux vivre, dans la fiction, fille de mon père et de ma mère. Je trace mes routes algériennes dans la France.* »⁵²

C'est ainsi que dans son roman autobiographique où elle ne cesse plus de penser et d'oublier la culture occidentale : les marabouts ancestraux, les fêtes et les deuils, les moutons égorgés et les garçons circoncis, l'école coranique, la cour carrée au figuier, etc. Ces derniers restent des signes d'obscurité et qui ravivent la blessure ancestrale qui provoque discrètement l'être. Le génie inventé c'est de la création littéraire, la voix écrite se fait sans doute d'un passé indéchiffrable pour exprimer sa souffrance, ses douleurs psychiques et son malaise. Alors notre romancière est insociable, déséquilibrée et déprimée ce qui va procurer en elle un choc culturel.

Dans un entretien avec Leïla Sebbar nous avons relevé un passage dans lequel elle exprime sa relation avec la culture arabe. Elle répond ainsi : « *Mon lien à cette culture se fait par le biais des traductions. J'ai lu plus de littérature arabe traduite que beaucoup d'arabes qui connaissent très mal leur littérature. Donc mon lien avec l'arabe en tant que culture transite par le français, et mon lien à l'arabe fondamental se fait de façon directe et très émotionnelle.* »⁵³

D'après cet entretien, nous remarquons que notre romancière n'a pas oublié sa petite part algérienne qui est vivante en elle. Malgré cet obstacle linguistique, l'écrivaine poursuit sa culture paternelle avec la traduction de la littérature arabe parce qu'elle ne parle qu'une seule langue, la langue française. En effet la perte de la parole d'origine de côté paternel va de pair avec la perte d'une partie de soi-même.

⁵¹SEBBAR, Leïla, *L'arabe comme un chant secret*, Paris, Bleu autour, 2007, p.164

⁵² Ibid. p.154

⁵³Georgia Makhoul-Cheval, *Entretien avec Leïla Sebbar publié dans l'Orient littéraire (L'Orient-Le jour, Beyrouth, Mars, 2008)*

Dans *je ne parle pas la langue de mon père* l'identité de Leïla Sebbar est déterminée par différents signes également le problème de double appartenance culturelle. En principe les enfants qui sont nés d'un mariage mixte, ils ont plus d'avantage que les autres, ils ont deux langues, deux modes de vie différents ce qui va créer une identité riche, mais ce n'est plus le cas de notre romancière, qui en souffre beaucoup plus qu'elle en réjouit, du moins dans sa vie d'enfance en Algérie.

1.3 La religion élément primordiale

La religion occupe une part plus au moins importante dans la construction de notre identité. Il existe un rapport entre la culture et la religion. La notion de culture est déterminée par un ensemble de rites qui se pratiquent au nom d'une appartenance religieuse. L'identité religieuse est constructive d'une identité propre à chaque personne.

Beaucoup d'écrivains maghrébins dans leurs écrits évoquent leurs religions, soit à travers les croyances, les rites, les coutumes et aussi les expressions religieuses que l'écrivain introduit dans l'ensemble de ses écrits, sans oublier les fêtes et les cérémonies religieuses qui laissent apparaître une part de son identité à travers sa religion.

Notre projet pose un problème identitaire et aussi religieux. Leïla Sebbar dans son roman : *Je ne parle pas la langue de mon père*, cite les femmes voilées, le prophète, le Ramadan, la prière, le Coran, le pèlerinage à la Mecque, l'église, la circoncision des garçons...

Dans notre présent travail, notre romancière dans son roman de caractère autobiographique *Je ne parle pas la langue de mon père*, évoque qu'elle a été élevée dans la maison de l'école où se présente deux religions : l'Islam ; la religion de son père et de ses ancêtres du côté paternel et le christianisme ; la religion de sa mère et de ses ancêtres du côté maternel. Elle n'arrive pas à s'identifier en matière de la religion.

Dans la maison d'école Dieu est absent, il n'existe pas dans la vie de notre romancière, dans la bibliothèque familiale il n'y avait rien, ni Coran ni Bible. Dieu ne cohabite pas la maison d'école, elle déclare : « *Analphabète en Dieu, en religion, rites et dogmes, je ne savais rien de la ferveur de ces femmes en blanc, ni de la ferveur de la mère et des sœurs de mon père.* ».⁵⁴

Elle rajoute dans un autre extrait qu'elle n'avait pas des relations avec les enfants chrétiens qui suivent des cours de catéchisme par les sœurs : « *nous ne parlions pas de la vie de Jésus. Je ne suis jamais entrée dans l'église du village. Je trouvais jolies les petites filles de ma classe en communiantes, je ne les enviais pas, je n'ai pas mangé à leur table après la cérémonie, on ne*

⁵⁴ SEBBAR, Leïla, *L'Arabe comme un chant secret*, Paris, Bleu autour, 2007, p.173

m'invite pas. »⁵⁵. Cet extrait vient de perfectionner l'absence de Dieu dans sa vie, son déchirement et son trouble identitaire.

Le père de Leïla explique bel et bien son attachement à l'Islam et à sa culture surtout dans le domaine religieux, mais il n'a jamais parlé de l'Islam et de prophète dans la maison notamment avec ses enfants. Ses enfants ne croient ni à Dieu ni au Christ. Ils sont peut-être athées.

Le père et la mère de Leïla sont des instituteurs à l'école laïc, dans leur maison Dieu est écarté, il n'y avait aucune parole de Dieu parce que ces parents ont eu la pudeur de ne pas exiger la religion. Leïla lit tout le temps, dans les livres que ses parents l'offrent, dans ses livres rien ne manque, la vie, l'amour, les légendes d'Athènes, les sciences, les lettres, la France. L'Algérie n'existe pas, il n'y avait pas de contes arabes, berbères et les Mille et une nuit. Dieu et la vie du prophète Mahomet sont négligés, et encore pas de saint et de sainte de l'histoire chrétienne. Notre protagoniste a vécu une vie très douloureuse, elle est séparée de tout : de l'arabe la langue du Coran, de sa culture d'origine, et même de Dieu, elle dit : « *Dieu ne me regarde pas, je ne l'entends pas, je ne lui parle pas. Qui m'aurait appris ? (...) ce que je ne le connais pas ne manque pas.* »⁵⁶ Donc dans la maison de Leïla, la langue arabe et la religion sont étrangères, c'est le silence de la langue et le déracinement qui ont poussé l'écrivaine de publier ce roman autobiographique.

Leïla reçoit les ordres de la morale laïque et républicaine. Elle a le comportement des musulmans mais elle n'a jamais suivi les devoirs et les principes de la religion quel que soit islamique ou bien chrétienne. Elle écoute les cloches de l'église, le chant du muezzin ses appels à la prière, mais elle n'a jamais possédés questions et elle n'a jamais cherché la signification de ses voix étrange pour elle parce que Dieu n'existe pas dans sa vie:

*« Je suis une fille modèle, obéissante, serviable, modeste. Je ne vole pas je, je suis sage mais je ne crains pas Dieu, je ne prie pas Dieu. C'est que la prière ? Je l'ignore encore. Je ne suis pas menteuse, je ne fais pas de colère, j'ai pitié les enfants pauvres, il y en a beaucoup dans l'Algérie coloniale. »*⁵⁷

Dans le passage suivant, l'écrivaine parle de l'islamité de son père et son respect à sa religion. Son père était comme tous les musulmans arabes, il croit à Dieu, il fait la prière, son

⁵⁵ Ibid. p.175

⁵⁶ Ibid. p.172

⁵⁷ Ibid. p.172

nom déjà le qualifie, Sebbar qui signifie le patient, le quatre-vingt-dix-neuvième nom d'Allah. Il a visité le lieu saint de la Mecque pour faire le pèlerinage qui est le cinquième pilier de l'Islam.

Elle rajoute que son père raconte au fils de Fatima plus qu'à sa femme et à ses enfants, malgré que le fils de Fatima voulait le tuer sous prétexte qu'il est communiste, ne croyant pas en Dieu ! Leïla cite l'histoire de la servante Agar et son fils Ismaël. Le père lui raconte l'histoire de la pierre d'Abraham qui existe au pays de la Mecque. « *Il existe, paraît-il, au pays de la Mecque, une pierre d'Abraham, avec l'empreinte de ses pieds et de ses orteils. Les pèlerins répandent l'eau du Zemzem, le puits de la servante Agar, tu la connais, nous la connaissons, nous, les musulmans...* »⁵⁸

Les Arabes qui sont exilés en France et malgré leur distance de leur pays d'origine, leur fréquentation des gens qui appartiennent à d'autre religion et qui croient à un autre Dieu. Ils ont protégé et gardé leur Islam qui identifie leur appartenance religieuse. Le fils de Fatima était aussi exilé, il a appris la langue arabe et le Coran en France, au pays de l'ennemi : « *Il a suivi des cours intensifs, dans une autre école, dans la langue de sa mère, qu'il ne reconnaît pas tout à fait. Il est heureux, il apprend vite, il lit le Coran, il ne rate pas une heure d'enseignement religieux* »⁵⁹

Dans un autre passage, le père de Leïla raconte au fils de Fatima l'histoire de la gandoura exposée dans un musée à Lyon, lorsqu'il fait son premier voyage en France avec des jeunes maîtres indigènes où ils ont visité presque toutes les grandes villes de France :

« *Gandoura de Mohammed ... On était sidéré, dans un musée français, la gandoura du Prophète... On l'a regardée longtemps, avec beaucoup de respect, c'était un objet sacré, bien sûr, pas une relique, et nous n'étions pas des idolâtres...* »⁶⁰

⁵⁸ SEBBAR, Leïla, *Je ne parle pas la langue de mon père*. Paris, Julliard, 2003, p.120

⁵⁹ Ibid. p.65

⁶⁰ Ibid. p.122

2. Les figures identitaires

Leïla Sebbar dans son roman *Je ne parle pas la langue de mon père* a cité des figures emblématiques, une musulmane et purement Algérienne représentant la femme combattante, l'héroïne patriotique qui a défendu l'Algérie et qui s'est sacrifiée pour l'Algérie, symbole de la résistance historique, elle est morte pour la cause algérienne afin de défendre son pays contre l'armée française de la conquête, aussi pour conserver sa culture algérienne. Comparée à une autre figure combattante chrétienne qui a défendu son pays à savoir la France contre l'occupation britannique, les deux personnages historiques Lalla Fathma N'Soumer et Jeanne d'Arc sont un symbole de dévouement et de sacrifice pour leur pays natal.

Une troisième figure emblématique est également citée dans le roman c'est Isabelle Eberhardt, cette occidentale qui a épousé la culture algérienne et s'est convertie à l'islam, fascinée par la culture de l'Orient, elle s'est mariée avec un Algérien, Isabelle a appris et aimé la langue des indigènes (l'arabe) la parle et l'écrit couramment, elle a sillonné le Sahara algérien et puis toutes les villes algériennes du nord jusqu'au sud El-Oued, Batna, Ténès, Aflou, Mascara, etc. Ainsi elle a même adopté l'habit des autochtones, elle porte toujours des vêtements masculins de cavaliers algériens.

Cette femme est une excellente écrivaine, ses récits attirent jusqu'à nos jours l'attention du public on peut citer à titre d'exemple « Dans l'ombre chaude de l'islam », c'est une chose qui a causé chez notre écrivaine la curiosité pour se rapprocher de cette figure féminine puissante et aventureuse, mais également pour trouver son identité derrière ce personnage mythique.

En outre, Leïla Sebbar est intéressée par la personnalité d'Isabelle Eberhardt, parce qu'elle a trouvé chez cette femme tout ce qu'est perdu et manqué en elle comme « l'exil heureux »⁶¹, en fait Isabelle n'a pas vécu l'amertume de l'exil dans l'Algérie malgré qu'elle est d'origine russe et qu'elle a grandi à Genève, donc l'Algérie n'est pas son pays natal, mais plutôt elle était chanceuse de vivre l'exil heureux en terre algérienne. De ce fait, elle vit dans une société algérienne, dans la religion musulmane du père Sebbar, dans la langue arabe, ainsi elle est rattachée avec le peuple algérien, avec les femmes du peuple de son père. Donc elle adopte facilement ce pays.

⁶¹GEYSS Roswitha, interview avec Leïla Sebbar : *Bilinguisme littéraire « double identité » dans la littérature maghrébine féminine*, Paris, Le 16 mai 2005.

On constate par la suite que cette figure identitaire est le porte-voix de notre romancière, grâce à Isabelle, Leïla Sebbar arrive à appréhender le peuple arabe ainsi elle parvient à s'attacher avec son père dans sa langue et sur ses terres. Notre écrivaine a écrit sur cette femme : « *Isabelle Eberhardt une autre femme excentrique, celle-là je ne l'ai pas connue, on parle encore aujourd'hui dans les villes où elle est passée...d'abord on s'est méfié de cette femme seule, mademoiselle, sans mari ni père ni frère...Qu'est-ce qu'elle venait faire dans ce bled ?* »⁶²

Si les souvenirs et les événements algériens n'ont pas été transmis par les parents Sebbar, si l'histoire de la guerre de son pays, ses rites, ses coutumes, et ses légendes créatrices n'existent pas dans la mémoire réelle de notre romancière, la figure identitaire Isabelle Eberhardt admettra de transmettre ce blanc manquant de la filiation rompue dans la famille de Leïla Sebbar.

Il s'avère intéressant de signaler, que ces personnages féminins emblématiques sont cités dans le roman, parce que l'écrivaine se sent inférieure par rapport à ces personnages. Eux, ils ont combattu pour leur cause, ils ont résisté malgré les obstacles et les difficultés rencontrés. Certes, elles n'ont pas nié leurs origines, leurs langues et leurs coutumes, par contre notre écrivaine souffre parce qu'elle est tiraillée entre deux côtés. Pourtant son père connaît bien la langue arabe de son pays, ses origines et ses coutumes, sa fille ignore tout, et ce n'est qu'à travers ces figures combattantes que Leïla Sebbar essaie de se rapprocher à ses origines paternelles afin de trouver son identité perdue.

⁶² Op.cit. p.82

A travers ce chapitre nous avons essayé d'expliquer le problème de l'identité perdue de notre écrivaine dans son œuvre *Je ne parle pas la langue de mon père* qui nous révèle les difficultés identitaires de cette dernière. Les obstacles qu'à rencontrés Leïla dans sa mémoire réelle ont été résumés sur trois niveaux : religieux, culturel, et linguistique. On a ajouté aussi un autre point celui de la présentation des trois figures identitaires qui soutiennent l'écrivaine pour se rapprocher de origines. Donc, c'est grâce à Isabelle Eberhardt, Lalla Fathma N'Soumer et Jeanne d'Arc que Leïla Sebbar tente de s'attacher à ses origines paternelles, ici, il y a en quelque sorte, une jalousie éprouvée de la part de l'écrivaine par rapport à ces trois femmes combattantes.

Concernant son identité linguistique, c'est le silence du père, ce père qui n'a pas transmis son histoire et la langue arabe à ses enfants, ils sont élevés à la française. En effet, pour notre romancière elle ne possède qu'une seule langue, la langue française, pour elle la langue arabe est méconnue, elle est absente et négligée elle ne l'a jamais parlée, ni écrite, ni comprise, elle reste toujours pour elle un rêve à atteindre.

Quant à la religion, nous avons trouvé que Leïla se voit comme une page blanche, elle n'a aucun penchant vers la religion suivie par ses parents, soit la religion islamique celle de son père ou bien la religion chrétienne celle de sa mère, parce que Dieu est absent dans sa vie, donc, son identité religieuse reste encore ambiguë.

Et enfin, son identité culturelle est déséquilibrée, elle a vécu un trouble identitaire, elle ne peut vivre sa part algérienne que dans la fiction, elle est bien évidemment algérienne, l'Algérie c'est son pays natal, elle a une double appartenance mais elle n'a qu'une seule culture c'est la culture française. Donc, notre héroïne dans son roman *Je ne parle pas la langue de mon père*, explique bel et bien sa nostalgie et son besoin de ses racines et de ses origines.

Conclusion

Arrivons à la fin de cet humble travail, nous nous proposons d'y ajouter un récapitulatif de notre analyse, ainsi de mettre en évidence la vie de notre romancière Leïla Sebbar qui se dévoile dans son roman *Je ne parle pas la langue de mon père*. Cette œuvre autobiographique dans laquelle, l'écrivaine relate une partie pénible de son enfance notamment l'histoire de son passé lointain qu'elle n'a pas pu l'oublier, car elle est conditionnée de son histoire familiale. Donc, dans cette autobiographie l'auteure éprouve un fort attachement et un profond sentiment de son pays natal.

L'analyse de notre corpus se fonde sur le problème identitaire qui est exposé sous plusieurs formes et sa relation étroite avec la souffrance de la nostalgie et de l'exil qui représentent le centre de notre travail. Dans la même œuvre une écriture que l'on pourrait nommée interculturelle où se présente les traces de deux cultures Française et algérienne, en prévenant le lecteur à jouer avec deux pôles totalement différents : en langue, traditions, habitudes et en religion.

L'analyse de *Je ne parle pas la langue de mon père*, nous a permis de deviner que Leïla Sebbar dans son roman, a utilisé un style particulier et unique pour parvenir à la définition de son problème identitaire entant qu'une écrivaine exilée et un fruit de mariage mixte, elle semble s'agiter entre deux rives : l'Algérie et la France, elle est considérée comme une citoyenne française, certes, mais sa part algérienne, arabe et musulmane c'est la principale cause qui l'a poussée à écrire. Elle déclare que cette partie est vivante en elle, et elle est située dans le côté de l'émotion incontrôlée.

Au cours du premier chapitre, notre analyse est basée sur l'écriture de l'exil qui se manifeste dans notre corpus, nous avons essayé de répondre à la question suivante : Comment Leïla Sebbar a pu changer cette souffrance d'écartement et d'éloignement de la terre natale et la rendre une source de création? Nous avons donc affirmé que l'exil, pour Sebbar est un endroit de l'écriture, il est une terre autonome où s'invente une littérature étrangère, où se réalise un univers qui mélange l'individuel et le social, où s'applique une vision d'un réel non transmis, compliqué, et souvent violent.

Ensuite, nous avons vu nécessaire d'aborder la notion de mariage mixte, en retenant que, pour Leïla Sebbar le métissage ne paraît pas positif car, sa famille vit dans une espèce d'exil linguistique, en effet, l'arabe est l'interdit de la colonie et la culture transmise vient de l'Europe. Donc, de ce fait, la langue sera la porteuse de culture et de traditions, c'est avec ce manque du verbe arabe notre écrivaine n'arrive pas à joindre sa famille paternelle, elle a un

certain écart vis-à-vis ses tantes et sa grand-mère, cela est indiqué dans les chapitres suivants : « je ne parle pas la langue des sœurs de mon père » et « mon père ne m'a pas appris la langue de sa mère ». Donc, l'absence de la langue arabe a créé une fracture et une coupure dans l'identité de Sebbar.

Nous avons tenté, au cours du deuxième chapitre, de répondre à la question suivante: Comment se manifeste le déchirement identitaire dans le roman? Nous avons donc affirmé que le problème identitaire est largement exprimé dans le texte de Leïla Sebbar, ce chapitre comporte aussi à étudier l'identité perdue de l'écrivaine, en mettant l'accent sur son appartenance: linguistique, religieuse et culturelle. En déduisant que son déracinement et son déchirement identitaire la met dans un état déséquilibré, donc Leïla Sebbar n'arrive pas à trouver sa place entre les différentes identités, elle se trouve exclue de la communauté arabe algérienne puisqu'elle ne maîtrise pas la langue arabe, et enfin, pour trouver une part de son identité algérienne Leïla Sebbar fait recours aux figures féminines combattantes, elle essaie de se rapprocher à ses origines paternelles afin de trouver son identité perdue.

Donc, nous pouvons dire après ce travail de recherche que la méconnaissance de la langue et l'écart vis-à-vis de la société a conduit à la découverte d'une nouvelle identité qui représente à cette femme la confiance et la quiétude. Notre travail affirme que l'étude de sujet de l'identité et l'exil peut s'élaborer sous de divers niveaux : linguistique, culturel, religieux, et de métissage et de mixité. En effet, *Je ne parle pas la langue de mon père* de Leïla Sebbar est une création littéraire d'enrichissement, elle se présente comme une source de fascination et d'inspiration aux lecteurs. Donc la lecture de cet ouvrage transmette aux lecteurs énormément de savoir et de plaisir.

Pour conclure ces propos, nous rappelons au lecteur que le phénomène de l'exil et la quête identitaire ont été appliqués moult fois, mais il serait toujours intéressant et enrichissant de continuer dans cette perspective et de voir par exemple d'autres procédés sur les œuvres de Leïla Sebbar. Ainsi la conclusion reste ouverte à d'autres itinéraires, et à d'autres recherches identitaires.

Les Références Bibliographiques

Corpus

- SEBBAR, Leïla, *Je ne parle pas la langue de mon père*. Paris, Julliard, 2003, 124 p.

Ouvrages de Leïla Sebbar

- SEBBAR, Leïla, HUSTON Nancy, *Lettres parisiennes, Autopsie de l'exil*, Paris, Edition J'ai lu, 1999.
- SEBBAR, Leïla, *Je ne parle pas la langue de mon père suivi de L'arabe comme un chant secret*, réédition avec commentaires critiques, Paris, Bleu autour, 2016.
- SEBBAR, Leïla, *L'arabe comme un chant secret*. Bleu autour, 2007.
- SEBBAR, Leïla, *L'ombre de la langue revue transdisciplinaire franco-portugaise*, Gris France, 2005.
- SEBBAR, Leïla, *Mes Algériens en France, carnet de voyages autobiographique*, Paris, Bleu autour, 2004.

Ouvrages théoriques

- BENVENISTE, Emile, *Coup d'œil sur le développement de la linguistique*, Paris, Gallimard, 1962
- BISHOP, Neil, *Anne Hébert, Son œuvre, Leur exils*. Presse université de Bordeaux, 1993
- CUCHE, Denys, *La notion de culture dans les sciences sociales*. Paris, La Découverte, 2004
- DIB, Mohammed, *L'Arbre à dire*, Paris, Albin Michel, 1998.
- HUDON, Raymond, Pelletier, Rejean. *L'engagement intellectuel : mélanges en l'honneur de Léon Dion*, Les Presses de l'Université Laval, 1991.
- LE BOUCHER, Dominique, Traversière, dialogue avec Leïla Sebbar, Paris, Edition Marsa, 2015.
- LORCERIE, Françoise, *L'école et le défi ethnique : éducation et intégration*. ESF Editeur. 2003
- MAALOUF, Amin, *Les identités meurtrières*, Paris Grasset, 1998.
- MUCCHIELLI, Alex, *L'Identité*, Paris, PUF, collection « Que sais-je? », 2003

Dictionnaires

- Dictionnaire de langue française, Le petit Larousse illustré sous la direction d'Isabelle Jeuge-Mynart, Paris, anniversaire de la semeuse 1890-2010, 2010
- Dictionnaire encyclopédique, Le Larousse. Paris, 1980

Articles et Entretiens

- Entretien avec Leïla Sebbar, *Double appartenance oui, double culture non*, Le Soir d'Algérie, mars 2007.
- Geys, Roswitha, *Interview avec Leïla Sebbar : Bilinguisme littéraire « double identité » dans la littérature maghrébine féminine*, Paris, Le 16 mai 2005.
- Kian, Soheïla, *Entrevue avec Leïla Sebbar : l'écriture et l'altérité*, octobre 2004, pp. 128-136
- Makhoulf-Cheval, Georgia, *Entretien avec Leïla Sebbar publié dans L'Orient littéraire (L'Orient-Le jour, Beyrouth, Mars, 2008)*.

Thèses et mémoires

- BOULAHBEL, Karim, *Identité imaginaire entre origine et exil dans « Je ne parle pas la langue de mon père » de Leïla Sebbar*, [Format PDF], Magistère en Science des textes littéraires, Université Mentouri, Constantine, 2008, 107p.
- HAFSI, Amal, *Exil et quête de soi dans « Je t'offrirai une gazelle de Malek Haddad »*, [Format PDF], Master en littérature française, Portugal, Université de Coimbra, 2014, 79p.
- OULED HADJ BRAHIM, Aïcha, *Entre errance et réconciliation identitaire dans « Shérazade, 17ans, frisée, les yeux verts » de Leïla Sebbar*, [Format PDF], Magistère en Science des textes littéraires, Université de Kasdi Merbah, Ouargla, 2009, 98p.

Sources internet

- La langue française en Algérie, état des lieux : art, langages, apprentissage, [en ligne], in : <http://arlap.hypotheses.org/7953.com>

- La poétique du trauma chez Leïla Sebbar, [en ligne], in :
https://www.inst.at/trans/17Nr/3-4/3-4_xavier%20.htm
- Mariage mixte rencontre de deux cultures tout au cours de la vie, [en ligne], in :
<http://www.mariage.mg/le-mariage-mixte/>
- Rôle des langues dans la construction de l'identité des immigrés, [en ligne] in :
http://www.memoireonline.com/10/9/2784/m_Rle_des_langues_dans-la-construction-de-lidentite-des-immigres-italiens-et-de-leurs-descendan11.html

Table des matières

Introduction	01
Présentation de l'auteur.....	04
Présentation de l'œuvre.....	05
Etude analytique du titre.....	06
Premier chapitre : L'écriture de l'exil dans Je ne parle pas la langue de mon père	
1. L'espace un indicateur de L'exil.....	10
2. Le milieu familial	13
2.1. Le mariage mixte	15
3. La langue en société	16
3.1 Le silence de père	18
4. Culture d'origine et culture de vie.....	21
4.1 La culture orientale	21
4.2 La culture occidentale.....	23
Deuxième chapitre: La manifestation identitaire dans je ne parle pas la langue de mon père	
1. Qu'est ce que l'identité	27
1.1 L'identité individuelle.....	28
1.2 L'identité collective	28
2. La quête identitaire.....	29
2.1 La langue, un facteur de quête identitaire	33
2.2 La culture au milieu du jeu identitaire	36
2.3 La religion élément primordiale.....	39
3. Les figures identitaires	42
Conclusion.....	46
Les Références Bibliographiques.....	48

Résumé :

Le présent travail mené dans le cadre d'un mémoire de Master propose une analyse sociocritique et psychocritique de la situation de l'écrivaine. Leïla Sebbar vit très douloureusement la question de l'exil et de la double appartenance culturelle et linguistique. Elle se trouve tiraillée entre la langue française, la langue de sa mère et choisie par son père, et la langue arabe, occultée par ce dernier. Chose qu'elle n'a pas pu digérer et aspire à renouer avec la culture et la langue de sa terre natale et de ses aïeux. C'est pourquoi, elle fait une sorte de flux et reflux spatiotemporel entre le présent et le passé, entre la France et les souvenirs algériens, le point à partir duquel allait s'articuler sa réappropriation culturelle et linguistique des origines, allant à la découverte de l'autre partie de son identité perdue en elle, que le père en a privé.

Afin d'appréhender son parcours inscrit dans son ouvrage *Je ne parle pas la langue de mon père*, nous nous proposons dans ce mémoire d'analyser son discours afin d'en constater le rapport entretenu avec les deux langues qui la fondent : l'arabe et le français.

Mots-clés : langue – identité – interculturel – exil – psychocritique – sociocritique

ملخص :

يقترح هذا العمل المندرج في إطار مذكرة المستر تحليلا اجتماعيا ونفسيا لوضعية الكاتبة ليلى صبار التي تعيش ألم المنفى وازدواجية الانتماء اللغوي والثقافي. حيث نشأت ليلى صبار في ملتقى لغتين، لغة الأم اللغة الفرنسية التي يتحدث بها والدها واللغة العربية التي تفتقد لها. الشيء الذي لم تستوعبه ليلى ساعية وراء ذلك إلى إحياء التواصل مع ثقافة والدها المفقودة ولغة وطنها وأجدادها. ولهذا تعود الكاتبة وعبر عملية المد والجزر بين الماضي والحاضر، بين فرنسا وذكريات الجزائر من خلال طرح هذه الإشكالية تشرع ليلى صبار في استعادة ثقافتها ولغتها الأصلية، حيث تسعى إلى اكتشاف الجانب الآخر من هويتها المفقودة، التي حرمتها منها والدها .

من أجل فهم وإدراك مسارها المندرج في. روايتها «أنا لا أتحدث لغة أبي»، نقترح في هذه المذكرة تحليل لنص الروائية ليلى صبار من أجل الكشف عن العلاقة المتبادلة مع كلتا اللغتين: العربية والفرنسية اللتان تكوننها

الكلمات المفتاحية: اللغة-الهوية-المنفى-اجتماعيا

Abstract:

This work undertaken within the Framework of a report of Master degree proposes a sociocritic and psychocritic analysis of the situation of the writer. Leïla Sebbar very painfully lives the question of the exile and dual membership both cultural and linguistic. It is pulled about between the French language, the language of her mother and chosen by her father, and the Arab language, occulted by this last. Thing which she could not digest, and aspires to join again with the culture and the language of her native land, and her ancestors. This is why, she makes a kind of flow and backward flow spatiotemporal between the present and the past, France and Algerian souvenirs, the point from which was going to articulate her appropriation of her cultural and linguistic origins, going on a tour of the other part of her identity lost in her, that the father deprived.

In order to apprehend his course registered in his work *I do not speak the language of my father*, we propose in this thesis to analyze his speech in order to note the report maintained with the two languages witch found it: Arabic and French

Keywords: language – identity – intercultural- sociocritic – psychocritic - exile.